

ProF-En-EcoS
Programme de Formations
des Enseignants d'Économie du Secondaire et du Supérieur
(Labex OSE)

Stage annuel APSES, 22 et 23 Janvier 2015

Thème : Littérature et Sciences sociales

Maison des Sciences économiques, 106-112 boulevard de l'hôpital, 75013 Paris
(Métro Campo-Formio, ligne 5)

Jeudi 22 janvier (MSE, salle du 6^{ème} étage – Ateliers en salle 2, Rdc MSE bâtiment annexe)

- ▶ 9h30 Accueil
- ▶ 10h00 Ouverture du stage
- ▶ 11h **Économie et littérature : les conditions d'un dialogue, par Claire Pignol, économiste, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne**
- ▶ 12h30 Pause déjeuner, buffet
- ▶ 13h30 *Atelier de Florence Aulanier « Techniques de relaxation en classe »*
- ▶ 14h30 **Jeu littéraire et logiques sociales de la création littéraire : biographie sociologique et socialisations des écrivains, par Bernard Lahire, sociologue, École Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines**
- ▶ 16h00 *Atelier pédagogique de Lucie Curdy & Estelle Petinaud « Théâtre et SES »*

Vendredi 23 janvier (MSE, salle 117 le matin, salle du 6^{ème} étage l'après-midi – Ateliers en salle 2, Rdc MSE bâtiment annexe)

- ▶ 9h30 **Comment on écrit l'économie, par Marianne Rubinstein, économiste, Université Paris 7, et auteure de romans et d'essais**
- ▶ 11h00 **Comment les *comics* Marvel permettent de développer la notion de stigmat, par Thierry Rogel, professeur de SES**
- ▶ 12h30 Pause déjeuner, buffet
- ▶ 13h30 *Atelier de Florence Aulanier « Techniques de relaxation en classe »*
- ▶ 14h30 **Les livres des personnalités politiques, par Christian Le Bart, politiste, Maison des Sciences de l'Homme en Bretagne**
- ▶ 16h00 *Ateliers pédagogiques de Lucie Curdy & Estelle Petinaud « Théâtre et SES »*

<http://www.apses.org/formations-partenariats/les-stages-nationaux/stage-national-2013-2014-regards/article/programme-du-stage-national-sur-le>

Organisation : Igor Martinache (APSES), Patricia Morini (APSES)
& Jézabel Couppey-Soubeyran (Univ. Paris 1 & PSE)

1. Économie et littérature : les conditions d'un dialogue, par Claire Pignol

Économistes et spécialistes de littérature n'ont pas de tradition de travail commun. Il existe certes des objets communs à la littérature et à l'économie : théories économiques et textes littéraires partagent l'ambition de représenter les crises et la monnaie, le travail et les besoins, les désirs et le bonheur, l'individu et l'organisation sociale. Mais ces objets ne suffisent pas et les relations entre les deux disciplines sont plus souvent marquées par l'indifférence, la rivalité voire l'hostilité que par un intérêt réciproque.

L'enjeu pour l'économiste d'un dialogue véritable est d'aller au-delà d'un usage de la littérature comme d'une réserve, pourvoyeuse d'exemples permettant d'illustrer des hypothèses ou des conclusions de théorie économique. Il est de s'appuyer sur la littérature non pour illustrer mais pour questionner, voire bousculer les concepts de la théorie économique. L'un des terrains privilégiés sur lesquels la littérature peut jouer ce rôle perturbateur à l'égard de la théorie économique est celui de l'anthropologie, à travers la confrontation du discours sur l'agent qu'offre la théorie économique aux récits de vies de personnages que propose la littérature.

Il est en effet remarquable que la naissance et le développement du roman aux XVIIIe et XIXe siècles soient contemporains de l'émergence de la pensée économique moderne. Cette contemporanéité témoigne d'une interrogation commune sur l'individu et sur ses expériences économiques premières : le travail et le désir – désir de richesse et de bonheur. Que cette interrogation commune ne prenne pas les mêmes formes – l'homo œconomicus est un être général, sur qui l'on peut tenir un discours abstrait qui transcende les singularités, alors qu'à l'inverse, le roman fait le récit de vies singulières – ne doit pas occulter l'élément commun : économie politique et forme romanesque témoignent de l'émergence d'une société dont les membres se conçoivent comme des individus.

On convoquera trois récits littéraires des XVIIIe (Robinson Crusoe de Daniel Defoe), XIXe (Eugénie Grandet d'Honoré de Balzac) et XXe (Les Choses, de Georges Perec) siècles pour y faire apparaître la présence d'une interrogation commune sur l'agent économique et son rapport au travail et au désir.

*
* *

Économistes et spécialistes de littérature n'ont pas de tradition de travail commun : que les spécialistes des études littéraires proposent des analyses de textes littéraires informées par l'économie ou, à l'inverse, des analyses de textes économiques avec les outils de théorie littéraire, que, par ailleurs, les textes de fiction qui évoquent les faits ou les théories économiques puissent être analysés et discutés par des économistes, cela n'est pas suffisant pour constituer en objet de discours les relations entre économie et littérature. Pour cela, il faudrait que les discours littéraires et économiques échappent à l'indifférence mutuelle voire à la méfiance réciproque qui les caractérise souvent. Pourtant, le thème des relations entre économie et littérature est abordé depuis quelques années par des économistes¹ comme par des littéraires².

¹ Voir Edelman et Vatin 2007, Ingraio 2006 et 2008, Pignol 2009 et 2011, Mongin 2012.

² Voir Poirson, Citton et Biet 2008, Bähler et Labarthe 2011, Péraud 2013 ou le numéro d'*Epistémocritique* (2013) coordonné par C. Baron. C'est dans le prolongement de ces travaux que fut organisé en 2013 à l'université Paris I un colloque international, co-organisé par des spécialistes de littérature et des historiens de la

Regards croisés sur des objets communs

Comment organiser un tel dialogue ? Il existe certes des objets communs à la littérature et à l'économie : théories économiques et textes littéraires partagent l'ambition de représenter les crises et la monnaie, le travail et les besoins, les désirs et le bonheur, l'individu et l'organisation sociale. Mais ces objets ne suffisent pas. Il faut encore préciser sous quels rapports comparer les discours économiques et littéraires ; il faut aussi s'interroger sur les moyens de dépasser la rivalité voire l'hostilité qui affecte les relations entre les deux disciplines.

Rivalité dans la mesure où écrivains comme spécialistes de littérature témoignent d'un mouvement contradictoire à l'égard de l'économie : leur intérêt pour les phénomènes économiques se double d'une méfiance voire d'une hostilité à l'égard des discours et théories provenant des économistes. Cette méfiance contraste avec la relative proximité à l'égard d'autres disciplines qui évoquent le monde social – sociologie, histoire, philosophie, anthropologie. Si la littérature, en particulier depuis le XIXe siècle, s'est emparée des phénomènes et des questions économiques, les récits qu'elle en propose sont parfois lus et interprétés comme des représentations de l'économie alternatives plutôt que complémentaires de celles proposées par les économistes. Faut-il dire que Balzac plus que les économistes classiques ou même Marx nous instruirait des réalités du capitalisme, que Dos Passos et Steinbeck mieux que Veblen ou Keynes auraient fait le récit de la grande dépression, que Perec mieux que Galbraith aurait su décrire l'émergence de la consommation de masse ? Faut-il préférer les descriptions de l'économie dans la littérature à celles des modélisations ? Que peut-on tirer de l'intérêt pour la discipline économique de quelques écrivains majeurs ? Que de Quincey fût économiste ou que Stendhal se fût intéressé à Smith ne semble ni avoir imprégné leur œuvre littéraire ni avoir influencé la perception des économistes par les écrivains.

L'indifférence de nombreux littéraires à l'égard de l'économie résulte aussi de la volonté de scientificité des économistes, qui les a conduits à emprunter soit le langage mathématique, soit dans le langage d'expert, codifié et stéréotypé auquel précisément s'oppose la littérature. S'ajoute à cela la performativité des discours économiques qui, dans la perception commune qui en est faite, se distinguent mal des discours managériaux qui constituent ce que Marx nommait « économie vulgaire ».

Les économistes de leur côté sont le plus souvent simplement indifférents à la littérature. Lorsqu'ils s'ouvrent à d'autres disciplines que la leur, ils se tournent traditionnellement, selon l'épistémologie déclarée de la discipline depuis son apparition au XVIIIe siècle, vers les sciences de la nature : mathématiques ou physique – tel est le mouvement du XIXe et du début du XXe siècle – psychologie ou neurobiologie – comme en témoignent les travaux récents de neuro-économie et d'économie comportementale. Ou bien, dans une perspective encore différente, ils empruntent à la philosophie politique et morale, à l'histoire, à la sociologie voire à l'anthropologie, en somme, aux discours qui relèvent des sciences humaines et sociales.

pensée économique et intitulé « Représentations littéraires et théories économiques: études comparées ». Plusieurs sélections de contributions présentées lors de ce colloque sont à paraître en 2015 et 2016 dans les revues *l'homme et la société* et *Economies et sociétés*, ainsi que dans un ouvrage collectif chez Routledge.

Recourir à la littérature, emprunter aux œuvres de fiction ou aux théories de la littérature des concepts ou des questions, cela est beaucoup plus inattendu. La première raison de cet éloignement tient sans doute à ce que la littérature ne prétend pas à la scientificité, que celle-ci se réfère aux sciences de la nature ou aux sciences sociales. Malgré leurs désaccords épistémologiques et la différence des objets et méthodes, sciences de la nature et sciences humaines prétendent toutes à une forme de scientificité qui les éloigne des textes de la littérature, lesquels, au-delà des objets communs, font porter l'exigence sur la forme, c'est-à-dire le langage.

Un second motif d'éloignement tient au fait que les œuvres de la littérature n'offrent pas un discours abstrait, à la différence des œuvres de la philosophie auxquelles les historiens de la pensée économique ont coutume de comparer leurs théories. Les récits qu'offre la littérature ne proposent pas de concepts théoriques dont l'abstraction garantirait la généralité. Ils mettent en scène des illustrations, des exemples contextualisés, des personnages singuliers. Le discours que porte la littérature est en cela très dissemblable au discours général et abstrait de la théorie économique.

Cela est une difficulté. Mais peut-être est-ce là que le dialogue peut commencer à se nouer. Car si la littérature offre des récits de vies singulières qui ne prétendent pas à la généralité, peut-être cette appréhension par des exemples particuliers est-elle mieux adaptée à la compréhension de certaines notions économiques, que les définitions et démonstrations générales qu'offre le discours strictement théorique. L'on peut ici faire l'hypothèse que parmi les notions économiques les plus fondamentales – le travail comme peine ou comme puissance, le désir de richesse ou de bonheur, la relation à soi ou à autrui – sont des notions pratiques, c'est-à-dire « des notions approximatives dont la définition ne vise pas la même exactitude que celle qui est requise dans les définitions plus instrumentales des notions théoriques » (Berthoud 2005 : 100). Alors, « ce qui manque au regard de la précision théorique est compensé par l'usage d'exemples ou d'illustrations historiques ». Ainsi ces notions s'appréhendent-elles à travers des récits et des personnages mieux que par une définition générale et abstraite. De même que le personnage d'Achille exprime le courage, ceux de Caïn, Faust ou Robinson disent la peine du travail ou le désir de richesse qui habite chacun de nous. Les grands écrivains expriment l'universel dans le trait singulier.

Il serait donc possible d'aller au-delà des préventions réciproques pour faire apparaître comment économistes et littéraires peuvent non seulement s'approprier leurs domaines respectifs mais construire un champ commun d'étude. Construire ce champ commun, c'est aller au-delà d'un usage de la littérature comme d'une réserve, pourvoyeuse d'exemples permettant d'illustrer des hypothèses ou des conclusions de théorie économique. Ainsi, lorsque Thomas Piketty (2013) convoque Balzac ou Jane Austen comme des témoins de leur époque qui rendent compte dans les fictions romanesques des stratégies individuelles en matière d'accumulation du capital, le roman est lu comme un matériau semblable à des documents historiques ou comme un outil pédagogique donnant corps à des idées générales. Cet usage, certes toujours possible, ne permet pas d'élaborer un questionnement de chaque discipline par l'autre. C'est là pourtant que serait l'enjeu pour l'économiste d'un dialogue véritable : s'appuyer sur la littérature non pour illustrer mais pour questionner, voire bousculer les concepts de la théorie économique. L'un des terrains privilégiés sur lesquels la littérature peut jouer ce rôle perturbateur à l'égard de la théorie économique est

celui de l'anthropologie, à travers la confrontation du discours sur l'individu qu'offre la théorie économique aux récits de l'individu que propose la littérature.

Agent économique et individu romanesque : une anthropologie commune ?

Il est en effet remarquable que la naissance et le développement du roman aux XVIIIe et XIXe siècles soient contemporains de l'émergence de la pensée économique moderne. Cette contemporanéité témoigne d'une interrogation commune sur l'individu et sur ses expériences économiques premières : le travail et le désir – désir de richesse et de bonheur. Que cette interrogation commune ne prenne pas les mêmes formes – *l'homo œconomicus* est un être général, sur qui l'on peut tenir un discours abstrait qui transcende les singularités, alors qu'à l'inverse, le roman fait le récit de vies singulières – ne doit pas occulter l'élément commun : économie politique et forme romanesque témoignent de l'émergence d'une société dont les membres se conçoivent comme des individus.

Ainsi l'observe Marthe Robert, pour qui le *Robinson* de Defoe témoigne de l'émergence de l'individu dans une période historique particulière parce qu'il incarne un désir –désir d'échapper à sa condition d'origine – qui trouve dans la société bourgeoise les conditions idéologiques de sa légitimité et les conditions politiques de son accomplissement : « Robinson Crusoé (...) ne peut être écrit que dans une société en mouvement, où l'homme sans naissance ni qualité a quelque espoir de s'élever par ses propres moyens, quitte à lutter durement contre les survivances qui l'empêchent de monter. (...) C'est le génie de Defoe d'avoir pressenti combien le genre romanesque tient par essence aux idéologies de la libre entreprise » (Robert 1972 : 140). Ainsi l'écrit Auerbach, pour qui « Les fondements du réalisme moderne » résident d'une part « dans l'ascension de vastes groupes humains socialement inférieurs au statut de sujets d'une représentation problématique et existentielle », d'autre part dans « l'intégration des individus et des événements les plus communs dans le cours général de l'histoire contemporaine » (Auerbach 1968 : 487)³.

C'est bien le même individu ordinaire que la théorie économique met au centre de sa représentation de la société et dont le roman fait ses personnages. Si la littérature, sous la forme du roman, peut ici instruire l'économiste, c'est en donnant à penser dans cet individu ce que le discours théorique de l'économie peine, voire échoue à appréhender. Elle le fait en faisant apparaître des personnages qui diffèrent de l'agent économique abstrait en cela que la définition de leur identité n'est pas énoncée au départ comme une hypothèse, et qu'on y accède à travers un récit, qui modifie la perception qu'a le lecteur de l'identité du personnage.

La littérature a-t-elle attendu l'invention de l'économie au XVIIIème siècle pour évoquer l'individu ordinaire et ses expériences économiques ? Certainement pas. Il suffirait d'évoquer Auerbach quand il montre comment Pétrone parvient à faire exprimer par un parvenu, esclave affranchi du temps de la Rome impériale, le sentiment de la fragilité de sa situation de fortune, ou comment Tacite sait mettre en scène les revendications salariales de légionnaires romains mutinés, à la mort d'Auguste (Auerbach 1968 : 34-51). Les récits sur l'économie ont précédé le discours moderne sur l'économie – discours de l'économie politique ou de la science économique – et la présence de l'économie dès le texte biblique,

³ Auerbach Erich (1968), *Mimesis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Gallimard, collection Tel.

aussi bien à travers Adam « expulsé du jardin d'Eden pour travailler le sol d'où il vient » (*Bible* 2001 : 38), qu'à travers Caïn qui incarne, après le meurtre d'Abel, le travailleur productif, « le damné de la terre contraint de tirer de ses propres forces ce que les forces de la nature ne lui accordent plus spontanément » (Berthoud 2013). Le personnage du travailleur comme agent économique souffrant trouve dans Adam et Caïn une représentation bien avant les traditions libérales, socialistes et marxistes du XIXe siècle qui font du travail la première expérience de l'économie. Il faudra attendre Robinson Crusoe (Pignol 2013) pour que le travail s'incarne à nouveau en un personnage, pour que le roman ne soit plus ce « genre notoirement désœuvré », selon la formule de Marthe Robert (1972 : 141). Defoe inaugurerait une tradition considérable qui, du XIXe au XXIe siècle, aura pour projet de « dire le travail », sa peine et ses joies, ses contraintes et ses attentes (Bikialo & Engélibert, 2012).

Mais que le travail n'acquière pas, dans la littérature qui précède le roman réaliste, le statut d'expérience économique fondamentale et commune à tous les hommes qu'il aura ensuite, ne signifie pas que l'économie en soit absente. Ainsi Albert-Marie Schmidt remarque-t-il dans le roman de Renart la prégnance de la question de la subsistance : « les animaux du roman de Renart vivent en marge des petites communautés rustiques dont ils tirent leur subsistance soit par ruse, soit par violence, soit en vertu d'un contrat tacite. Ils suivent leurs instincts spécifiques. Ils gîtent dans des tanières. Ils chassent dans des bosquets. Ils s'introduisent par effraction dans des métairies. Ou attendent de la générosité sagace d'un fermier leur nourriture journalière. Ils sont tous engagés dans une lutte sans merci pour survivre » (Schmidt 1963 : 9). C'est un commentaire que ne renierait pas le Keynes des « Perspectives économiques pour nos petits-enfants », qui écrivait en 1930 : « Si nous scrutons le passé (...), le problème économique, la lutte pour la subsistance, nous apparaissent comme ayant toujours été jusqu'ici le problème primordial et le plus pressant de l'espèce humaine. Et c'est encore trop peu dire, car ce n'est pas seulement de l'espèce humaine, mais de tout l'univers biologique depuis les premiers commencements de la vie sous ses formes les plus primitives que la recherche de la subsistance a été le problème dominant » (Keynes 1971 : 134).

Désir, intérêt, jouissance

On peut ainsi lire bien avant le XVIIIe siècle des représentations de l'homme – ou des animaux qui « revêtent inopinément des défroques humaines » (Schmidt 1963 : 8) – dans son expérience du monde, expérience qui toujours comporte un élément économique. Mais c'est au XVIIIe siècle que ces représentations s'ordonnent en une anthropologie économique, anthropologie qui trouve dans la légitimation de l'intérêt particulier les conditions de son épanouissement.

Quelles sont les conditions qui autorisent à concevoir cet individu dont le comportement est orienté par la quête incessante de jouissances ? La pensée économique qui naît, au XVIIIe siècle, chez Condillac et Turgot, fonde son anthropologie sur une épistémologie empiriste de la perception (Chottin 2013) qui ne se réduit pas à l'idée selon laquelle l'expérience est à l'origine des connaissances. Car l'expérience, tout en étant le point d'ancrage de la connaissance, est précisément ce qui ne cesse de modifier et de recouvrir le donné de l'expérience, au point qu'à l'âge adulte, nous n'avons plus de sensation mais seulement des idées, ou signes représentatifs des choses, toujours mêlés de comparaisons et de

jugements⁴. C'est alors que la fiction de l'homme originaire, de l'homme « au premier moment de son existence » (Condillac 1998 : 31), permet de retrouver ces sensations premières oubliées et d'en déduire un individu mû par l'attrait du plaisir. La fiction ici réconcilie l'idée selon laquelle la sensation est à l'origine des connaissances avec une conception de l'intérêt comme soin porté à la recherche indéfinie de bien-être, en rupture avec l'empirisme épicurien qui associait le plaisir au repos (Chottin 2013) (...).

Ce mouvement possiblement infini, jamais rassasié, du sujet vers l'objet, imprègnera toute l'anthropologie économique ultérieure sous le nom de désir. La littérature participera à l'élucidation et au questionnement de cette anthropologie, en en faisant apparaître les facettes contradictoires. Cette anthropologie économique est en effet ambivalente (...). L'intérêt par exemple de la Marquise de Merteuil dans *Les Liaisons dangereuses* ne s'identifie pas toujours à la jouissance et repose sur un rapport à soi très singulier. Non seulement Laclos, à la suite de La Rochefoucault, réduit les comportements prétendument altruistes à des motivations d'amour-propre et au calcul intéressé, mais il fait s'exercer ce calcul sur un « soi » considéré comme « une chose parfaitement passive et utilisable à son gré » (Crétois 2013). La marquise se revendique libre parce que propriétaire d'elle-même ; mais surtout, elle inaugure un rapport à soi comme à un capital dont la jouissance vient de la valeur : « Je vous désirais avant de vous avoir vu, écrit-elle à Valmont. Séduite par votre réputation, il me semblait que vous manquiez à ma gloire ; je brûlais de vous combattre corps à corps. C'est le seul de mes goûts qui ait jamais pris un moment d'empire sur moi » (Laclos XXXX). Le « moi » dont il s'agit d'accroître la gloire entre en contradiction avec la sensation qu'est le « goût », et qui parfois prend l'empire sur ce moi.

Une lecture rétrospective rend sensible ici à un rapport du désir au plaisir dont on retrouve une trace dans la rationalité aliénée du thésauriseur qui ne veut qu'enterrer son or. Et cette aliénation à son tour annonce celle du capitaliste livré au désir de la quantité pure, dont Marx exposera la logique paradoxale. « Notre thésauriseur apparaît comme le martyr de la valeur d'échange, saint ascète juché sur sa colonne de métal. Il n'a d'intérêt que pour la richesse sous sa forme sociale et c'est pourquoi dans la terre il la met hors d'atteinte de la société. Il veut la marchandise sous la forme qui la rend constamment apte à la circulation et c'est pourquoi il la retire de toute circulation. Il rêve de valeur d'échange et c'est pourquoi il ne fait pas d'échange. La forme fluide de la richesse et sa forme pétrifiée, élixir de vie et pierre philosophale, s'entremêlent dans la fantasmagorie d'une folle alchimie. Dans sa soif de jouissance chimérique et sans borne, il renonce à toute jouissance. Pour pouvoir satisfaire tous les besoins sociaux, c'est à peine s'il satisfait ses besoins de première nécessité. En retenant la richesse sous sa réalité corporelle de métal, il la volatilise en une pure chimère » (Marx 1977 : 98).

L'énigme du désir d'argent

Laclos certes n'est pas Marx, et le désir de la Marquise n'est pas encore désir d'argent. Mais il est comme séparé des jouissances, s'exprimant comme un désir de valeur, désir

⁴ Il est heureux d'observer que cette idée de la sensation marquée par l'imagination est exprimée dans les termes les plus nets par un écrivain contemporain : « La sensation, passée les premières expériences, n'est pas cette juste appréhension du réel à quoi elle prétend puisqu'elle ressuscite aussi ces expériences anciennes et nous ramène ainsi au songe du souvenir, retravaillé lui-même par l'imagination, si bien que le réel toujours se dérobe » (Chevillard 2014 : 196).

d'éprouver la valeur de soi dans l'échange, désir de maximiser le « capital humain » dont on est possesseur. Il suffit de forcer à peine le trait pour voir dans la Marquise l'incarnation de ce que sera l'individu de la science économique, qui proclame sa souveraineté et revendique la liberté de suivre ses désirs, de définir son intérêt, de décider de ce qui constitue son bonheur. Mais il faut ajouter immédiatement que la Marquise incarne aussi bien la forme pathologique que prend ce désir lorsque le désir de valeur s'oppose à celui de la jouissance. On sait que c'est au désir d'argent que conduit cette pathologie.

Or l'ambivalence et la difficulté du traitement de l'argent – de la monnaie – dans la pensée économique depuis le XVIIIe siècle s'accompagne de la présence, dans les grands textes de la littérature, de ces personnages multiples qui, de Shylock à Gobseck, de Faust au père Grandet, d'Harpagon à Aristide Saccard, incarnent le désir d'argent. L'économie politique depuis son origine distingue voire oppose le désir d'enrichissement au désir de jouissance. L'origine du premier, supposé pacifier les passions et permettre l'accumulation du capital, est toujours mystérieuse. Au-delà de leurs divergences, des économistes aussi différents que Quesnay, Ricardo, Marx, Walras se retrouvent pour affirmer l'absence d'utilité intrinsèque de l'argent, qui jamais n'est désiré pour lui-même et n'est demandé « que pour s'en débarrasser » (Walras). En un mot, l'argent ne peut être l'objet d'un désir rationnel. C'est par ce discours que l'économie politique non seulement rompt avec le mercantilisme – qui au contraire identifiait richesse et monnaie – mais affirme du même coup le caractère inoffensif de l'argent et évacue l'idée aristotélicienne d'un danger associé au désir d'enrichissement sans limite. A ce discours qui fait du désir d'argent l'impensé de la science économique moderne, la littérature oppose une variété de personnages. Repoussants souvent, humains parfois jusque dans la manière dont leur rôle les exclut de l'humanité (pensons à Shylock ou Gobseck), ils expriment toujours aussi notre ambivalence à l'égard de l'argent.

De l'anthropologie à la mécanique

On peut ainsi user de la fiction – épistémologique ou narrative – pour élucider les enjeux du développement, à la fin du XVIIIe siècle, à la fois de l'économie comme discours théorique et des économies monétaires modernes. Ces enjeux concernent l'individu et ses désirs : désir de jouissance, de propriété, d'argent ; désir de mouvement pour échapper au repos, à l'insuffisance de la Création, à la vie ordinaire. L'individu qui y apparaît, sur les désirs duquel on s'interroge, apparaîtra bientôt comme une évidence abstraite : on le supposera simplement « rationnel », sans toujours préciser le contenu de cette rationalité. On s'éloignera de la question anthropologique et des gouffres qu'elle ouvre pour s'interroger sur la cohérence d'un système économique. Une fois l'argent accepté, les comportements intéressés admis, il ne s'agit plus d'entrer dans l'économie, de l'accepter ou de la refuser : on y est, et jusqu'au cou. Il s'agit d'en comprendre la logique, les ressorts, l'organisation cachée. L'économie n'est plus comprise à partir d'abord de l'individu mais de son organisation : c'est un vaste système de mise en relation des activités humaines, dont il s'agit de permettre la coordination. Les deux derniers textes retenus étudient les notions de concurrence et division du travail d'une économie comprise comme un organisme ou comme une mécanique.

On peut alors convoquer les romans du XIXe siècle, à commencer par ceux de Balzac (Péraud 2013, Orléan 2013), Zola (Gallois 2013), Dickens (Picon 2008), Verne (Reffait 2013),

pour y interroger la place des mécanismes économiques dans les comportements et l'imaginaire des agents. La littérature narrative y exprime non des idées économiques qui illustrent ou concurrencent celles de la théorie économique, mais plutôt des motifs d'étonnement, d'inquiétude, de frayeur même, devant le monde économique que la modernité a façonné.

Bibliographie

La Bible des écrivains (2001), Bayard.

Berthoud Arnaud (2005), *Une philosophie de la consommation*, Presses du Septentrion.

Bikialo Stéphane & Engélibert Jean-Paul (2012), *Dire le travail. Fiction et témoignage depuis 1980*, n°103, décembre, <http://licorne.edel.univ-poitiers.fr/sommaire.php?id=5502>.

Chevillard Eric (2014), *L'autofictif sous les décombres*, l'arbre vengeur.

Keynes John Maynard (1971), « Perspectives économiques pour nos petits-enfants », *Essais sur la monnaie et l'économie*, Payot, Paris.

Marx Karl (1977), *Contribution à la critique de l'économie politique*, Editions sociales.

Piketty Thomas (2013), *Le Capital au XXIe siècle*, Seuil, Paris.

Picon Dorothee (2007)

Pignol Claire (2009) « De quoi le pauvre est-il privé ? Figures de pauvres chez G.Perec et F.Bon », *Figures et énigme de la pauvreté économique*, coordonné par A.Berthoud, B.Lengaigne et P.Mardellat, Presses Universitaires du Septentrion.

Pignol Claire (2009) « Usages de la littérature en sciences sociales », *Revue Française de Socio-économie*, 3.

Pignol Claire (2011), "Can metaranking express the misfortune of consumption? A discussion from the reading of *Things* of G.Perec", *Freedom and Happiness in Economic Thought and Philosophy. From clash to réconciliation*, R.Ege and H.Igersheim (eds), Routledge.

Pignol Claire (2013), « Quel agent économique Robinson Crusoé incarne-t-il ? », *Épistémocritique* – Vol. XII – Littérature et économie, 2013, <http://www.epistemocritique.org/spip.php?article320>

Pignol Claire (2015), « Pathologies de l'intérêt dans Eugénie Grandet : richesse, déraison et despotisme », *L'Homme et la Société*, l'Harmattan.

Robert Marthe (1972), *Roman des origines et origines du roman*, collection TEL, Gallimard.

Schmidt Albert-Marie (1963), *Le roman de Renart*, préface, Albin Michel, p.7-14.

2. Jeu littéraire et logiques sociales de la création littéraire : biographie sociologique et socialisations des écrivains, par Bernard Lahire

L'objectif de mon intervention consistera, dans un premier temps, à définir les propriétés spécifiques de l'univers littéraire, qui n'est pas un « champ » comme les autres, et que je propose d'appeler un « jeu ». Puis, je montrerai que c'est en sortant du jeu littéraire pour reconstruire la biographie sociologique des écrivains que l'on peut mieux comprendre les processus de création littéraire.

*On peut déplorer chez les usagers du concept de « champ » le glissement vers une explication réductionniste des pratiques ou des productions par le champ : tout (des stratégies éditoriales aux œuvres) s'expliquerait par la position dans le champ ; la vérité de toute pratique au sein du champ serait tout entière à trouver dans les limites du champ et les acteurs sociaux sont ainsi réduits à leur être-comme-membre-du-champ. De l'autonomie relative, on passe à l'autonomisation absolue qui finit par interdire toute recherche de déterminants sociaux situés hors champ. Le chercheur oublie alors que la vie hors champ (antérieure à l'entrée dans le champ – dans la famille, à l'école et dans toute une série d'autres cadres de socialisation – et parallèle à la vie dans le champ) est importante pour comprendre ce qui se joue à l'intérieur du champ. L'exclusion de toute démarche biographique par Pierre Bourdieu dans *Les Règles d'art* ; méthode qui est, dans son esprit, trop liée à Sartre [1988] pour être considérée avec la sérénité et la circonspection nécessaires, contribue à éloigner un peu plus le sociologue de ce qu'une théorie de l'habitus (certes remaniée [Lahire, 1998 et 2002]) aurait pu le contraindre à étudier de près : les phénomènes de transposition, dans l'ordre spécifiquement littéraire, non seulement des dispositions socialement constituées par l'auteur, mais des éléments constitutifs de ce que l'on peut appeler sa problématique existentielle [Lahire, 2010]. Ce qui se joue dans le jeu littéraire est spécifique (et irréductible à ce qui se joue dans d'autres univers) mais en aucun cas séparable de ce que vivent les écrivains à l'extérieur du jeu et qui est – on l'oublie trop souvent – à l'origine de leur vocation ou de leurs pulsions expressives.*

Bibliographie

- BOURDIEU P., 1992, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil.
- LAHIRE B., 1998, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.
- 2002, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan.
- 2006, *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, Éditions la Découverte.
- 2010, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte.
- 2012, *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*, Paris, Seuil.
- SARTRE J.-P., 1988, *L'Idiot de la famille. De 1821 à 1857*, tomes 1 à 3, Paris, Gallimard.

LE CHAMP ET LE JEU :
LA SPÉCIFICITÉ DE L'UNIVERS LITTÉRAIRE EN QUESTION

Bernard Lahire

OUVERTURE

Une manière expéditive de disqualifier d'emblée tout travail (de critique) théorique consiste, dans certains secteurs de la recherche en sciences sociales, à le qualifier de « scolastique ». En prononçant un tel verdict, ceux qui ont intérêt au maintien en l'état de l'ordre théorique existant, et au gel de concepts auxquels ils sont attachés tant affectivement qu'intellectuellement, voudraient pouvoir décourager toute démarche novatrice dont ils savent bien qu'elle aurait pour conséquence, à plus ou moins long terme, de les renvoyer au passé et de les ranger du côté des « dépassés ». Si on peut comprendre – au sens sociologique du terme – toutes les stratégies de « freinage » mises en œuvre pour tenter d'empêcher tout changement, on pourrait aussi espérer plus de lucidité de la part de professionnels de la recherche en sciences sociales. On mesure notamment ce qu'aurait perdu la sociologie contemporaine si Pierre Bourdieu était resté toute sa vie durant le « structuraliste heureux » qui analysait la maison kabyle dans la voie ouverte par Claude Lévi-Strauss¹.

1. C'est ce que rappelle Pierre Bourdieu in *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, p. 22. Ses anciens élèves ou anciens collaborateurs seraient ainsi bien inspirés de lire les lignes qu'il consacrait au proces-

La réflexion critique que j'ai engagée depuis une dizaine d'années sur le concept de « champ² » dans la perspective d'élaborer une théorie de la différenciation sociale des activités intégrant les acquis de la théorie des champs³ n'est en tout état de cause ni plus ni moins théorique que celle qu'engageait Pierre Bourdieu lui-même en dialogue avec la sociologie de Max Weber lorsqu'il s'efforçait de construire sa théorie des champs⁴. Elle est issue, et donc nourrie, des travaux de recherches empiriques que j'ai engagés depuis près de vingt ans maintenant sur différents terrains, scolaires, culturels puis littéraires.

Les concepts de « champ » et de « jeu », dont il sera question dans cette courte discussion, sont liés à une longue tradition de réflexions sociologiques et anthropologiques sur la différenciation sociale des activités ou des fonctions. Chez Marx, Durkheim, Weber ou Simmel, on trouve des éléments de réflexion sur l'évolution des sociétés qui sont marquées par une tendance pluriséculaire à aller, comme disait Herbert Spencer, de l'« homogène » vers l'« hétérogène ». Des fonctions qui étaient au départ indistinctes (économique, politique, juridique, religieuse, éthique, esthétique, scientifique, etc.) se sont progressivement séparées et se sont organisées en

sus de vieillissement des avant-gardes littéraires consacrées en pensant à l'état de l'univers sociologique: « L'action subversive de l'avant-garde, qui discrédite les conventions en vigueur, c'est-à-dire les normes de production et d'évaluation de l'orthodoxie esthétique, faisant apparaître comme dépassés, démodés, les produits réalisés selon ces normes, trouve un soutien objectif dans l'usure de l'effet des œuvres consacrées. Cette usure n'a rien de mécanique. Elle résulte d'abord de la routinisation de la production, sous l'effet de l'action des épigones et de l'académisme, auquel les mouvements d'avant-garde eux-mêmes n'échappent pas, et qui naît de la mise en œuvre répétée et répétitive de procédés éprouvés, de l'utilisation sans invention d'un art d'inventer déjà inventé. » P. Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 352.

2. Voir B. Lahire, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais & Recherches » 1998; « Champ, hors-champ, contrechamp » (dir.), *Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, Éditions la Découverte, 1999, p. 23-57; *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, Éditions la Découverte, Laboratoire des sciences sociales, 2006.

3. Cette réflexion devrait déboucher sur la publication d'un ouvrage en 2011.

4. P. Bourdieu, « Une interprétation de la théorie de la religion selon Max Weber », *Archives européennes de sociologie*, XII-1, 1971, p. 3-21.

LE CHAMP ET LE JEU

microcosmes sociaux spécifiques qui ont leur loi propre, leur logique spécifique. Dans les réflexions de Durkheim sur la division du travail, comme dans celles de Weber sur les « sphères d'activité » et leur « légalité spécifique », on retrouve le même souci de comprendre le processus de différenciation des activités et des fonctions ainsi que le fonctionnement des microcosmes qui résultent de ce processus de différenciation.

LE JEU COMME CHAMP SECONDAIRE

La théorie des champs est un acquis scientifique incontournable de l'étude sociologique des phénomènes de différenciation. Le champ est défini comme un microcosme relativement autonome au sein du macrocosme que représente l'espace social global. Chaque champ possède des règles du jeu et des enjeux spécifiques, irréductibles aux règles du jeu et enjeux des autres champs, et constitue un espace différencié et hiérarchisé de positions. Cet univers est un espace de luttes entre les différents agents et/ou institutions qui cherchent à s'appropriier le capital spécifique au champ ou à redéfinir ce capital à leur avantage. Le capital étant inégalement distribué au sein du champ, il existe donc des dominants et des dominés, qui déploient des stratégies de conservation ou de subversion de l'état du rapport de force historique existant. Seuls ceux qui ont constitué les dispositions adaptées au champ sont en état d'en percevoir tous les enjeux et de croire en l'importance du jeu. Appliquée à l'univers littéraire, la théorie des champs permet d'étudier les positions respectives des différentes maisons d'éditions et des différents auteurs, les hiérarchies et légitimités littéraires relatives, les luttes entre prétendants au statut de grand écrivain et leurs stratégies. Elle permet notamment d'établir une différence fondamentale entre le « sous-champ de production restreinte » (celui de la littérature la plus « pure », à vente lente, et qui s'adresse à un petit public de connais-

seurs) et le « sous-champ de grande production » (avec ses productions commerciales, destinées au plus grand public).

Toutefois, la théorie des champs comporte certaines limites pour penser l'univers littéraire. En effet, malgré le fait qu'il soit hautement prisé symboliquement et qu'il puisse engendrer des vocations et des investissements personnels intenses, l'univers littéraire est un univers globalement très peu professionnalisé et très faiblement rémunérateur. Il rassemble ainsi une majorité d'individus qui sont inscrits par ailleurs, pour des raisons économiques, dans d'autres univers professionnels. Contraints le plus souvent d'exercer un « second métier », les participants au jeu littéraire sont plus proches de joueurs – qui sortent régulièrement du jeu pour aller « gagner leur vie » à l'extérieur – que d'« agents » stables d'un champ. C'est notamment pour cette raison que j'ai préféré parler tout au long de *La Condition littéraire. La double vie des écrivains* de « jeu littéraire » plutôt que de « champ littéraire ». Le concept de jeu littéraire désigne un champ secondaire, très différent dans son fonctionnement de champs parents – champs académiques et scientifiques notamment – qui disposent des moyens économiques de convertir les individus y participant en agents permanents et de les amener ainsi à investir l'essentiel de leur énergie à leur service.

Il y avait un enjeu à saisir la spécificité de l'univers littéraire en tant qu'univers faiblement rémunérateur et très peu professionnalisé, mais néanmoins très chronophage, ainsi que la situation singulière de ses participants. Les écrivains sont le plus souvent conduits à effectuer des va-et-vient permanents et à partager leur temps entre l'univers littéraire et l'univers d'appartenance de leur « second métier », sans même parler des circulations entre ces deux univers et l'univers conjugal ou familial. Les écrivains vivent de grandes frustrations, contraints qu'ils sont de mettre régulièrement en veille leurs dispositions les plus fortement constituées, et qu'ils font face à une pluralité problématique d'investissements, leurs engagements

LE CHAMP ET LE JEU

littéraires, para-littéraires et extra-littéraires entrant en concurrence et parfois même en contradiction.

À la différence de P. Bourdieu, qui utilise la métaphore du jeu comme une simple manière pédagogique de faire comprendre ce qu'est un champ, j'ai filé la métaphore du « jeu littéraire » et en ai exploité les potentialités (en m'appuyant sur le rapport que le mot entretient avec celui de « travail » : travail (rémunérateur)/jeu (loisirs désintéressés), activité principale/activité secondaire, activité sérieuse/activité frivole, etc.) dans le but de différencier des types d'univers qui offrent des conditions de vie fort différentes à leurs participants respectifs. En faisant comme si l'univers littéraire était un champ comme les autres, les utilisateurs de la théorie des champs n'ont pas pris conscience du fait que la réduction des individus à leur statut d'« agent du champ littéraire » est encore bien plus problématique qu'ailleurs dans la mesure où ces individus se distinguent, pour des raisons liées aux propriétés de l'univers en question, par leur fréquente double vie. L'écrivain à « second métier » constitue un beau cas d'appartenance multiple qui n'est pas sans poser problème à la théorie des champs. L'un des enjeux scientifiques de *La Condition littéraire* réside ainsi dans l'essai de *spécification de la théorie des champs* (au sens de délimitation des limites socio-historiques de pertinence du champ et de distinction des différents types de champ) qu'il propose. Car il m'a semblé utile de désigner différemment des univers sociaux qui se distinguent tant du point de vue des rapports qu'ils entretiennent vis-à-vis de l'État et du marché, que du point de vue de la nature des rapports à leurs publics respectifs ou du point de vue des conditions de vie de leurs membres.

LE JEU LITTÉRAIRE

On se rend compte que ce n'est souvent que par un formidable abus de langage que l'on qualifie des personnes qui écrivent et

publient d'« écrivains », *de la même manière* que l'on parle de « médecins », d'« enseignants », d'« ouvriers », d'« ingénieurs », de « patrons » ou de « policiers ». En effet, le substantif « écrivain » peut donner l'illusion de renvoyer au même type de situation économique et sociale que les autres substantifs désignant des « métiers » ou des « professions », alors que le jeu littéraire se caractérise par un très haut degré d'incertitudes tant esthétiques qu'économiques.

Tout d'abord, à la différence de nombre d'autres domaines artistiques majeurs (musique, peinture, danse, théâtre, comédie, cinématographie ou photographie), le jeu littéraire ne dispose d'aucune école spécialisée. Pas d'« école des Belles-Lettres » donc, comme il existe des écoles des Beaux-Arts ou des conservatoires de musique, ce qui ne peut que contribuer au mythe de l'écrivain incréé. Pas de formation et, par conséquent, de droit d'entrée formel dans le jeu littéraire (si on le compare à des univers cousins où l'agrégation et la thèse sont des conditions d'entrée dans l'univers en question), mais, du coup, maintien pendant très longtemps d'un sentiment d'incertitude quant à son existence en tant qu'écrivain.

De la même façon, il n'existe ni progressions nettes ou prévisibles (avec des étapes plus ou moins formellement définies) dans ce qu'il serait bien intrépide d'appeler une « carrière littéraire », ni mécanisme institutionnel de stabilisation ou de cristallisation des étapes franchies. À la différence d'un universitaire qui ne peut revenir en arrière après être passé d'un corps, d'un grade ou d'un échelon à l'autre, un écrivain peut passer d'un début de parcours tonitruant chez Gallimard ou au Seuil à un petit éditeur régional. Un degré de notoriété atteint ne protège, par conséquent, jamais complètement des fluctuations du marché (possibilité de diminution du lectorat) ou de celles du monde éditorial (possibilité de refus des manuscrits ultérieurs ou de changements de politique éditoriale en rapport notamment aux pressions du marché), comme des réceptions variables de la critique. Seuls, peut-être, les grands prix littéraires contribuent à stabiliser, au moins

durant quelques années, la situation économique de l'écrivain en lui assurant un lectorat suffisamment étendu. Mais ce n'est jamais sûr.

Le jeu littéraire est, par ailleurs, un univers aux contours flous, avec une multiplicité de maisons d'édition, de modalités d'édition (du contrat à compte d'éditeur à l'auto-édition en passant par les contrats à demi ou à compte d'auteur), de formes de reconnaissance (des plus grands prix nationaux ou internationaux aux petits concours littéraires en passant par les petits prix nationaux, les grands prix régionaux et les petits prix locaux) ou de visibilité publique (des plus grands salons internationaux du livre aux plus petits salons, de la presse nationale à la presse locale, des plus prestigieuses aux plus modestes invitations à des conférences, lectures publiques, séances de signature, etc.).

La même difficulté à parler de « profession littéraire » est due encore au fait que l'activité littéraire, le plus souvent, ne donne pas lieu à l'exercice d'un temps plein (et ce, même pour une grande partie de ceux qui ont atteint un haut niveau de reconnaissance littéraire), ni le plus souvent à des revenus réguliers – et principaux – tirés de cette activité littéraire. Si l'on s'appuie sur la définition webérienne de la « profession⁵ », l'activité d'écrivain ne peut en aucun cas être définie comme telle puisque les chances de gains sont faibles et jamais régulières.

Enfin, la difficulté supplémentaire que peuvent avoir les écrivains à considérer l'écriture comme un « vrai travail » ou un « métier comme les autres » est sans doute liée au caractère « personnel », « intime » et « privé » que revêt, pour beaucoup, l'écriture littéraire. En écrivant, les auteurs prolongent le plus souvent une pratique enfantine ou adoles-

5. « Nous appellerons [“métier” ou] “profession” [*Beruf*] la spécification, la spécialisation et la combinaison de prestations qui permettent à une personne de s'assurer des chances permanentes d'approvisionnement et de gains. » M. Weber, *Économie et société*. 1. *Les catégories de la sociologie*, Paris, Agora Pocket, 1995, p. 201.

cente qui est constitutive de leur intimité. Ils écrivent généralement chez eux, au cœur même d'un espace personnel, loin de tout collectif de travail, de tout rapport hiérarchique direct et de toutes contraintes horaires ; ils écrivent fréquemment durant des temps qui sont socialement associés aux loisirs personnels et non au travail (week-ends et vacances) ; et, enfin, ils entretiennent souvent des rapports personnels et quasi familiaux avec leurs éditeurs – qui ne sont pas de simples « patrons » mais les font publiquement exister en tant qu'auteurs – plus que des rapports économiquement rationnels.

Les univers de production culturelle se différencient donc selon leur degré de professionnalisation ou d'institutionnalisation. Il y a ainsi incomparablement moins de flou et de différends en matière d'attribution du statut de « physicien » ou d'« avocat » qu'en matière de reconnaissance de l'écrivain et le revenu régulier des premiers contribue fortement à cristalliser un statut professionnel déjà bien dessiné par les formations.

De cette situation singulière du jeu littéraire découlent deux grands paradoxes :

1^{er} paradoxe : ceux qui sont au cœur de l'économie du livre – les écrivains – ne comptent généralement pas parmi ceux que l'on appelle les « professionnels du livre » (et qui renvoient aux libraires, aux éditeurs, aux bibliothécaires, etc.).

2^e paradoxe : ceux que l'on peut considérer comme les plus grands professionnels d'un strict point de vue littéraire, c'est-à-dire ceux qui mettent le plus d'art et d'invention dans ce qu'ils font, ont très peu de chance de compter parmi les plus grands professionnels d'un point de vue économique en pouvant vivre de leurs revenus de publication. La recherche littéraire novatrice se fait le plus souvent au prix d'une coupure temporaire – qui peut toutefois durer une vie entière – avec les goûts du public.

La situation de *double vie* que vivent la grande majorité des écrivains n'est ni nouvelle ni occasionnelle. Elle est pluriséculaire et

LE CHAMP ET LE JEU

structurelle. Le modèle flaubertien de l'écrivain-rentier concentré sur son œuvre et rien que sur son œuvre est un modèle peu opératoire pour penser le jeu littéraire dans son ensemble. Flaubert, célibataire et sans enfant, rentier, sans second métier, « l'homme-plume » (comme il disait de lui-même) dont l'existence quotidienne tend à se résumer à son écriture (qu'elle soit littéraire ou épistolaire) et dont la force des dispositions littéraires lui fait vivre la littérature comme son élément naturel, est l'exception qui confirme la règle de cumul des activités.

Le modèle de ceux qui, comme Flaubert, peuvent se donner « corps et âme » à leur métier, qui y investissent un temps et une énergie jugés parfois « déraisonnables » par tous ceux dont les investissements sont moins intenses, est par conséquent aussi le modèle d'acteurs qui délaissent ou désinvestissent le plus tous les autres domaines de l'existence (familial, politique, sportif, culturels, etc.). Les hauts degrés d'investissement supposent donc que soit géré (et assumé) ce rapport aux autres univers sociaux. En ne prenant pour modèle que les acteurs qui ont restreint leurs relations de sociabilité extra-littéraires, limité leurs relations de sociabilité familiale, délégué à d'autres les tâches domestiques quotidiennes, trouvé un conjoint « compréhensif » (et parfois même financièrement et moralement « aidant ») ou choisi le célibat en vue d'accorder tout leur temps à la littérature, on regarderait le jeu littéraire par le petit bout de la lorgnette et on ne verrait pas que la grande majorité des acteurs ne jouent pas au jeu dans des conditions aussi « idéales » ou, en tout cas, « favorables » à l'investissement presque total dans le jeu.

AUTONOMIE ET SPÉCIFICITÉ

On peut souvent déplorer chez les usagers du concept de « champ » le glissement vers une explication réductionniste des pratiques ou des productions par le champ : tout (des stratégies éditoriales aux œuvres)

s'expliquerait par la position dans le champ; la vérité de toute pratique au sein du champ serait tout entière à trouver dans les limites du champ et les acteurs sociaux sont ainsi réduits à leur *être-comme-membre-du-champ*. De l'avancée scientifique qui consistait à spécifier les déterminants sociaux pesant sur les conduites (en évitant de tout ramener à la classe sociale de l'écrivain), on glisse vers un enfermement dans les limites restreintes du champ. De l'autonomie relative, on passe à l'autonomisation absolue qui finit par stigmatiser toute recherche de déterminants sociaux situés hors champ. Le chercheur oublie alors que la vie hors champ (antérieure à l'entrée dans le champ – dans la famille, à l'école et dans toute une série d'autres cadres de socialisation – et parallèle à la vie dans le champ) est importante pour comprendre ce qui se joue à l'intérieur du champ. L'exclusion de toute démarche biographique par Bourdieu dans *Les Règles d'art*⁶; méthode qui est, dans son esprit, trop liée à Sartre⁷ pour être considérée avec la sérénité et la circonspection nécessaires, contribue à éloigner un peu plus le sociologue de ce qu'une théorie de l'habitus (certes remaniée⁸) aurait pu le contraindre à étudier de près: les phénomènes de *transposition*, dans l'ordre spécifiquement littéraire, non seulement des dispositions socialement constituées par l'auteur, mais des éléments constitutifs de ce que l'on peut appeler sa *problématique existentielle*⁹.

En montrant que ce qui se passe à l'extérieur du jeu pour les acteurs a des conséquences sur ce que les acteurs font (et créent) dans le jeu, on fait inévitablement apparaître le risque de voir la notion d'autonomie interdire toute investigation sur l'importance que jouent les expériences

6. P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, op. cit.

7. J.-P. Sartre, *L'Idiot de la famille. De 1821 à 1857*, tomes 1 à 3, Paris, Gallimard, 1988.

8. Voir B. Lahire, *L'Homme pluriel*, op. cit. et *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan, coll. « Essais & Recherches », 2002.

9. Bourdieu montre toutefois qu'il n'est pas insensible à ce type d'approche à chaque fois qu'il évoque la nécessité de conjuguer les efforts de la psychanalyse et de la sociologie. Mais l'insistance sur le champ a empêché le développement de ces prometteuses intuitions. B. Lahire, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, Laboratoire des sciences sociales, 2010.

extra-littéraires ou para-littéraires dans le processus de création. Je me contenterai ici, pour conclure, de mentionner quelques éléments qui manifestent l'existence de tels effets chez les écrivains en général, et dans le cas de Franz Kafka en particulier¹⁰ :

1) La situation au regard du « second métier » (*e. g.* Kafka est juriste dans une compagnie d'assurance contre les accidents du travail) explique les rythmes plus ou moins rapide ou lent de création, et parfois même le genre pratiqué (la nouvelle ou le poème pouvant s'imposer dans le cas de temps de création extrêmement limités).

2) Le « second métier » peut fournir des cadres narratifs, des sujets, des thèmes ou des langages à l'écrivain. Ce n'est ainsi pas un hasard si Kafka-juriste file la métaphore judiciaire (*Le Verdict*, *Le Procès*).

3) Le « second métier », comme la formation scolaire qui y conduit, peuvent jouer un rôle dans la production d'un style d'écriture. Nombreux commentateurs ont ainsi souligné le style ascétique (dépouillé, simple, rigoureux) de Kafka. Or, son style est marqué par le style d'écriture et de raisonnement juridique. Kafka peut même construire de courts récits à la manière d'un juriste traitant d'un cas. De même, ses personnages (réduits parfois à des lettres – A., B., C. ou K. – comme dans certains textes juridiques) « ratiocinent » souvent, envisageant les multiples possibilités qui s'ouvrent à eux, les multiples interprétations possibles d'une même situation ou les multiples solutions d'un problème, argumentant et contre-argumentant.

4) Il est enfin impossible de comprendre l'œuvre des romanciers et nouvellistes en général, et celle de Kafka en particulier, sans reconstruire ses expériences les plus récurrentes et marquantes

10. B. Lahire, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, *op. cit.* Dans cette étude consacrée à l'œuvre de Franz Kafka, je propose une manière sociologique d'étudier précisément l'œuvre de création littéraire qui fait apparaître, par contraste, toutes les limites du concept de « champ ».

dans les différents cadres de sa socialisation (cadres familial, scolaire, amical, sentimental, professionnel, politique, etc.). Kafka, comme nombre d'autres auteurs, *transpose* (ce qui suppose une transformation et un recodage spécifiques) sous une forme spécifiquement littéraire, les éléments de sa *problématique existentielle*.

Tous ces éléments, et quelques autres encore qu'il serait trop long d'exposer ici, tendent à prouver que l'univers littéraire est *spécifique* (on n'écrit pas de la littérature comme on écrit de la philosophie ou du droit) mais qu'il ne peut être traité comme un univers *autonome* en faisant l'économie de l'étude des schèmes d'expériences extra-littéraires (hors jeu) des créateurs. Ce qui se joue dans le jeu littéraire est spécifique (et irréductible à ce qui se joue dans les univers philosophique ou juridique) mais en aucun cas séparable de ce que vivent les écrivains à l'extérieur du jeu et qui est – on l'oublie trop souvent – à l'origine de leur vocation ou de leurs pulsions expressives. P. Bourdieu pensait que l'œuvre (ses thèmes comme sa forme) pouvait se comprendre par rapport à la seule position de son auteur dans le « champ littéraire ». L'étude minutieuse de cas montre qu'il est impossible de procéder de cette manière (ou de s'appuyer sur un tel programme de recherche) si l'on entend rendre raison précisément des œuvres. Partir de l'endroit où un chercheur inventif s'est arrêté pour aller plus loin : un hommage dynamique plus qu'une commémoration.

3. Comment on écrit l'économie, par Marianne Rubinstein

Quelles sont les normes d'écriture implicites en économie, qu'il s'agisse de la longueur et du type de texte, du mode de narration, du choix de la langue, du recours ou non à la formalisation mathématique ? Pour mettre à jour ces normes formelles et nous interroger sur leur évolution, nous travaillerons sur un corpus de textes, divisé en deux sous-corpus : le premier corpus (corpus 1) est constitué de textes de référence, allant de 1776 à la seconde guerre mondiale ; le second corpus (corpus 2) est constitué de publications très récentes (2013 et 2014).

En comparant ces deux corpus et en les mettant en perspective avec les règles d'évaluation dans la discipline, cette présentation aura pour objectif de faire apparaître un « idéal-type textuel » de la production scientifique en économie, mais également d'esquisser les enjeux de ces normes d'écriture : sont-ils uniquement formels ou incluent-ils aussi la manière dont on fait de la recherche et dont on produit des résultats ?

Plan de la présentation :

1. De l'ouvrage à l'article
2. A la recherche de l'auteur
3. Ni intrigue, ni récit, mais de la formalisation mathématique
4. Les enjeux de ces normes d'écriture

Constitution du corpus*

Pour les textes de référence en économie (corpus 1 dans la suite du texte), j'ai choisi :

- Adam Smith (1776), *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*
- Jean-Baptiste Say (1803, 1841 pour la dernière édition), *Traité d'économie politique*
- Antoine-Augustin Cournot (1877), *Revue sommaire des doctrines économiques*
- Léon Walras (1874, 1900 pour l'édition définitive), *Éléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale*
- John Maynard Keynes (1936), *The General Theory of Employment, Interest and Money*
- Ronald Coase (1937), « The Nature of the Firm », *Economica*, 4, 386-405
- Joseph Schumpeter (1942) *Capitalism, Socialism and Democracy*

Certes, ce choix de « classiques » (au sens littéraire du terme) pourrait être amendé ou enrichi à la marge. Il incorpore néanmoins des auteurs dont l'importance est incontestable et qui, pour la plupart, ont été à l'origine d'un nouveau paradigme au sens de Kuhn (1962)¹.

Pour la période récente, le choix était plus problématique : face à la surabondance de publications, quels écrits sélectionner qui soient représentatifs des pratiques et normes d'écriture dans la discipline, sans que ce choix n'apparaisse comme arbitraire ? Aucune

¹ Thomas Kuhn (trad. Laure Meyer), *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, coll. Champs, 2008 (1re éd. 1962), 284 p.

solution n'étant idéale, j'ai pris le parti de m'en référer aux prix Nobel² de sciences économiques des deux dernières années, à savoir Eugene Fama, Peter Lars Hansen et Robert Shiller en 2013 et Jean Tirole en 2014, et plus précisément à leurs articles les plus récents (car leur bibliographie peut excéder les cent publications). Ces articles seront donc considérés comme représentatifs des pratiques et normes d'écriture dans la recherche en économie, partagées par les économistes *mainstream* mais aussi par certains courants hétérodoxes (cf. par exemple les articles que l'on peut trouver dans le *Journal of Post-keynesian Economics*).

- J'ai donc sélectionné deux articles de Jean Tirole à paraître dans des revues à comité de lecture, mentionnés sur sa page personnelle telle qu'elle apparaît en novembre 2014 <http://idei.fr/vitae.php?i=3&lang=fr>, à savoir « Liquid Bundles », avec Emmanuel Fahri, à paraître dans le *Journal of Economic Theory* (Tirole1 dans la suite de l'article) et « Standard-Essential Patents », avec Josh Lerner, à paraître dans le *Journal of Political Economy* (Tirole 2), les deux articles étant téléchargeables dans leur version *Working Paper* depuis sa page personnelle.

- Pour Eugene Fama, je me suis également basée sur sa page personnelle <http://faculty.chicagobooth.edu/eugene.fama/vita/VITA.pdf> pour retenir, dans les 105 travaux que comporte sa bibliographie, les deux articles les plus récents, à savoir « Was there ever a lending channel ? », *European Financial Management*, Vol. 19, No. 5, 2013, 837–851 (Fama1) et « Does the Fed Control Interest Rates ? », *Review of Asset Pricing Studies*, 2013 3: 180-199 (Fama2, téléchargeable sur http://papers.ssrn.com/sol3/papers.cfm?abstract_id=2124039).

- Pour Lars Peter Hansen, j'ai choisi le *Working Paper* le plus récent de sa page personnelle, « Misspecified Recovery » avec Jaroslav Borovicka et José A. Scheinkman (Hansen1, cf. <http://www.larspeterhansen.org/working-papers-18.html>) et son dernier article publié (Hansen2), selon le CV figurant également sur sa page personnelle, intitulé « Recursive utility in a Markov environment with stochastic growth », avec José A. Scheinkman, *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 109(30), consultable en ligne à l'adresse <https://ideas.repec.org/f/pha303.html>

- Pour Robert Shiller, à partir de sa page personnelle <http://www.econ.yale.edu/~shiller/publications.htm>, j'ai sélectionné les articles « Why Is Housing Finance Still Stuck in Such a Primitive Stage? », *American Economic Review, Papers and Proceedings* (May 2014), 104(5): 73-76 (Shiller1) et « Mitigating Financial Fragility with Continuous Workout Mortgages » (avec Rafal M. Wojakowski, M. Shahid Ebrahim, et Mark B. Shackleton), *Journal of Economic Behavior and Organization* (January 2013), 85: 269-285 (Shiller2), soit ses deux articles les plus récents si l'on exclue un rapport de groupe auquel il a participé, son discours lors de la remise du prix Nobel et un autre discours oral, intitulé « Capitalism and Financial Innovation », publié par le *Financial Analyst Journal*.

Pour compléter le panorama, il m'a semblé intéressant d'ajouter au corpus récent (corpus 2 dans la suite du texte) un ouvrage totalement atypique, qui contraste avec les normes d'écriture en vigueur et dont le succès public a été exceptionnel : il s'agit du livre de Thomas Piketty *Le capital au XXI^{ème} siècle*, publié en 2013 en France et en 2014 aux Etats-Unis, dont la qualité a été saluée par les prix Nobel Paul Krugman et Robert Stiglitz (cf.

² Il s'agit en fait du prix de la Banque de Suède en sciences économiques, en mémoire d'Alfred Nobel. Contrairement aux autres prix Nobel, ce prix n'a pas été créé par testament d'Alfred Nobel. Il suit néanmoins les mêmes règles que les autres prix Nobel et jouit en fait du même prestige.

http://www.lesechos.fr/17/04/2014/lesechos.fr/0203451517796_le-triomphe-de-thomas-piketty-en-amerique.htm).

*** Les extraits choisis des textes du corpus seront projetés pendant la présentation.**

4. Comment les comics Marvel permettent de développer la notion de stigmaté, par Thierry Rogel

Sociologue majeur de la seconde moitié du 20^{ème} siècle, Erving Goffman continue à dérouter par le choix de ses objets d'étude et de ses méthodes. Évitant les domaines dits sérieux (l'État, la stratification sociale) et les méthodes quantitatives, il privilégiait les objets « sans importance » centrés sur l'idée d'interaction et ne dédaignait pas les histoires de vie, les correspondances, témoignages ou anecdotes,... enfin, il n'hésitait pas à utiliser des éléments de la culture populaire comme les romans de gare ou les romans photos.

Cette intervention se situe dans cette perspective qui consiste à prendre au sérieux des objets supposés futiles. Ainsi, les histoires de super-héros développées durant la période 1961-1973 (dite du « Silver Age ») et qui sont aujourd'hui mondialement connues, permettent de développer des aspects de l'interaction à notre sens insuffisamment pris en compte dans les travaux d'Erving Goffman.

Dans son ouvrage Stigmatés. Les usages sociaux du handicap (Minuit, 1975 [1963]), Goffman s'intéresse particulièrement aux stigmatés, c'est-à-dire aux caractéristiques, visibles ou invisibles, d'un individu qui, par leur caractère dévalorisant, remettent en question le fonctionnement quotidien et routinier de l'interaction. Mais une caractéristique remarquable n'a pas besoin d'être dévalorisante pour troubler les interactions ; pour le montrer, nous mobiliserons les récents travaux de Nathalie Heinich sur la visibilité et la célébrité et sur les caractéristiques mélioratrices qui constituent aussi des facteurs de trouble de l'interaction quotidienne. (De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique- Gallimard, 2012).

Si Nathalie Heinich s'intéresse à la visibilité de ces caractéristiques mélioratrices, il en existe aussi d'invisibles tout aussi néfastes aux interactions et entraînant la constitution d'identités spécifiques. C'est ce que les récits de super-héros permettent de mettre idéalement en lumière.

Extraits de « Le corps agile des super-héros » - Intervention au colloque « Le corps du héros d'Achille à Capitaine America » - Festival souterrain – Nancy Septembre 2009

Extrait 1 : Stigmaté et charge du corps.

Il existe des corps de super-héros, sinon parfaits, en tout cas non problématiques. On peut penser aux « Fantastic Four » (à l'exclusion de La Chose). Mais cela tient à la conception même de ces super-héros dont Stan Lee a voulu faire des « monsieur et madame tout le monde », c'est dire qu'au-delà de leurs superpouvoirs c'est le caractère banal de leur existence qui est central.

Mais chez de nombreux super-héros, sans doute la majorité, le corps, en tant que porteur des superpouvoirs, est une charge, un poids qui interdit la réalisation de l'individu sous son identité civile. En ceci, on peut rapprocher le super-héros du handicapé.

Parlant de sa situation d'handicapé cloué dans un fauteuil, l'anthropologue Robert Murphy écrit : « *notre anatomie* (...) est une hypothèse non formulée dans toutes nos entreprises* » (Murphy – 1990) mais le corps du super-héros, comme le corps du handicapé, n'est jamais une hypothèse non formulée ; il ne va jamais de soi. En cela, il complique les interactions avec les membres « normaux » de la société et tout le bon fonctionnement de la

relation sociale repose entièrement sur les épaules du super-héros : « La Chose » doit faire avec l'effroi que suscite sa laideur, Matt Murdock doit se comporter en aveugle qu'il n'est pas tout à fait, Scott Summers doit veiller à ce que ses yeux ne soient un danger pour personne,... Tout repose sur les épaules du stigmatisé : c'est ce que nous disait déjà Erving Goffman au début des années (Goffman, 1963).

(* Celle de la personne non handicapée)

Extrait 2 : Le surhomme de la deuxième modernité

Un surhomme qui améliore l'espèce et guide l'humanité serait moins acceptable dans les années 1960 et, insensiblement, les super-héros vont changer. L'exemple des X-Men, créés en 1963, va constituer un bon point d'appui pour notre explication. Les X-Men sont des adolescents mutants recueillis par le professeur Charles Xavier qui s'oppose à Magnéto. Magnéto cherche à consacrer la suprématie de la nouvelle « race » (ou « espèce ») des mutants sur les homo-sapiens alors que Charles Xavier cherche à les faire reconnaître par le reste de l'humanité et à permettre leur intégration. Les X-Men ont alors la double casquette de « mutants » et « jeunes surdoués ».

On est à l'intersection de deux thématiques : d'une part, la domination des êtres supposés supérieurs ou parfaits (Magnéto), d'autre part l'intégration d'individus perçus comme différents et éventuellement handicapés par leurs superpouvoirs (Charles Xavier). Au début des années 1960 on est, aux États-Unis comme en France et dans le reste du monde développé, à la croisée des chemins. Le monde de la première modernité, celui dans lequel les individus sont façonnés par les Institutions (État, École, Armée,...), laisse place au monde de la « seconde modernité » où les individus réclament une identité particulariste ; on ne se réfère plus seulement à une appartenance générale, en général nationale, mais aussi à divers sous groupes et on revendique de plus en plus ses spécificités individuelles (jeune, femme, enfant d'immigré, homosexuel,...). Bref, il n'est plus question de parler d'une nouvelle espèce ou d'un guide mais de savoir gérer les différences des individus. En ce sens, la thématique de l'intégration de la différence des mutants devient un récit socialement lisible.

Extrait 3 : L'identité perdue du surhomme.

L'Âge d'Argent des super-héros se termine en 1973 avec l'assassinat de Gwen Stacy par le Bouffon Vert et avec le déclenchement de la crise économique. Dès lors, et surtout à partir des années 1980-90, une autre dimension apparaît dans la société. Il ne suffit plus de trouver son identité par son appartenance à un collectif quel qu'il soit, la communauté, la Nation ou un groupement particulier. L'injonction devient de savoir qui on est au plus profond de soi même, d'où la profusion d'émissions télévisées permettant de présenter son expérience personnelle. Les supports habituels de l'identité – la profession, la famille, le lieu d'habitation, le genre,...- étant de plus en plus bousculés et remis en cause par la crise, le chômage et par les transformations sociales (divorces, restructurations familiales,...), grande est la tentation de se retourner vers la définition de soi que peut donner son propre corps. Mais celui-ci apparaît aussi comme de plus en plus étranger à nous-mêmes car il est de plus en plus perçu comme un « corps-capital » qui peut être manipulé et soumis à transformations (régimes alimentaires, chirurgie,...). Nous avons de plus en plus souvent à faire à un « corps alter ego » (pour reprendre une formule de David le Breton – Le Breton - 2000). Les hommes se tournent donc vers ce qui leur apparaît comme la constante la plus stable du corps, son génome. Gène, génome, ADN,... les termes ont dans les années 1990

gagné une signification sociale largement indépendante de leur acception scientifique : « *le gène permet de dire "qui on est" et constitue une réponse face au déclin des grandes explications, qu'elles soient religieuses ou qu'elles relèvent des utopies ou des messianismes politiques* » (Rogel, 2000).

Extraits de « Sociologie des super-héros » (Thierry Rogel , 2012, Ed Hermann)

Extrait 4

La sociologie, notamment interactionniste, a nettement mis en évidence que l'identité individuelle et la personnalité ne sont pas seulement des données de nature ou le résultat d'une socialisation primaire propre à un groupe (voire d'un habitus) mais le produit de l'ensemble des interactions qui se développent tout au long de la vie. Évidemment, même dans ce cadre, il faut considérer que les premiers événements de la vie auront un impact particulier sur la construction personnelle. (...)

Les super héros étant ontologiquement seuls et surchargés d'identités (au moins une officielle et une secrète) qu'il faut gérer, on ne s'étonnera pas de leurs difficultés relationnelles et qu'ils soient dotés d'une structure mentale spécifique. Leur situation se prête bien aux cadres d'analyse du sociologue Erving Goffman, notamment dans son ouvrage *Stigmates*³. (...)

La condition de super-héros, qu'elle soit visible ou invisible, constitue donc un « stigmaté » au sens où cette propriété, si elle est connue, trouble durablement les interactions.

Le statut du super-héros n'est certes pas « handicapant » mais il peut faire l'objet d'un rejet par le reste de la société. On trouve toute une gamme de cas entre les « Quatre Fantastiques » qui n'ont pas d'identité cachée et bénéficient du support du groupe et Spider-Man qui est presque unanimement rejeté et qui doit contrôler seul l'information sur son stigmaté. La gestion du stigmaté sera donc une des préoccupations essentielles du super-héros.

La gestion des identités multiples

Gérer l'information liée au stigmaté veut dire aussi gérer deux identités. Dans cette optique interactionniste, l'identité individuelle est le produit d'une construction permanente dans l'interaction. Dans le cadre du stigmaté, Goffman retient trois formes d'identité : l'identité sociale marquée pour l'essentiel par le stigmaté, l'identité personnelle qui renvoie à ses capacités de contrôle des informations à propos du stigmaté et enfin "l'identité pour soi" qui renvoie aux sensations de l'individu et à son propre regard à l'égard de son stigmaté. Deux cas nous apparaissent particulièrement intéressants dans la mesure où il s'agit à chaque fois d'une gestion assez complexe.

Le premier cas est celui de Matt Murdock/Daredevil qui est affecté d'un stigmaté visible bien réel, sa cécité, et doit gérer son identité cachée de super-héros. Il doit se laisser traiter comme un handicapé et accepter plus ou moins la compassion des autres alors même que, ses sens étant hypersensibles, il est souvent plus à l'aise que la majorité des individus dans une situation donnée, et ce sont ces sens surdéveloppées qui font de lui un super-héros ; en ce sens, son handicap fait partie intégrante de sa condition de super-héros et n'a pas été surajouté. C'est la représentation idéalisée de la condition du handicapé telle que l'a décrite

³ E. Goffman, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Ed. de Minuit, 1975.

Robert Murphy dans son magnifique ouvrage « *Vivre à corps perdu* »⁴ ; il rappelle que deux attitudes typiques sont possibles quand on entre en interaction avec une personne handicapée : soit on la traite comme une personne normale mais on risque alors de lui demander de développer des capacités quasi-héroïques, soit on prend en compte son handicap et on risque alors de la traiter comme une personne inférieure (on met en action la dimension « infériorisée » apparente de l'individu et on en ignore la dimension héroïque voire « super-héroïque » qui est cachée).

Peter Parker/Spider-Man n'est pas victime d'un handicap apparent mais bien d'un handicap invisible qui est d'assumer sa culpabilité vis-à-vis de son oncle et le fait d'accepter que sa tante le traite comme un enfant; ainsi, tant que les camarades de Parker ne savent pas qu'il est orphelin et qu'il doit s'occuper de sa tante, ils le prennent pour un « polar » et un enfant gâté (et s'il révèle ce qu'il en est, il passe alors pour un martyr ou un héros).

Comme nous l'avons vu, cette situation trouble ses interactions avec ses camarades de classe et il s'agit en l'occurrence d'un « handicap invisible » que nous nous sommes permis de requalifier en « stigmat invisible ». On saisit mieux l'importance des doutes qui touchent Peter Parker quant à son identité réelle.

Quoiqu'il en soit, le stigmat s'imposera dans ses tentatives de construction de l'identité. Peter Parker devra gérer son identité de Spider-Man avec le contrôle de l'information qui en découle, son identité civile qui est pour beaucoup celle d'un jeune homme timide et assez peureux (y compris pour sa fiancée qui voit Peter fuir le danger chaque fois, qu'en réalité, il se cache pour se changer en Spider-Man) et son identité personnelle c'est-à-dire la perception qu'il a de lui-même dans la façon d'assumer ses obligations vis-à-vis de sa Tante May, de sa fiancée Gwen, de son ami Harry et, surtout, du souvenir de son oncle Ben. Peter Parker constitue à nouveau le cas le plus extrême mais il y a d'autres manières de régler cette gestion des identités.

Les « Quatre Fantastiques » se simplifient les choses en n'ayant pas d'identité secrète ce qui règle évidemment la question de la gestion des diverses identités (avec une nuance pour Ben Grimm, la Chose). De plus, ils bénéficient du support émotionnel du groupe. Mais cette situation les met en prise directe avec les menaces extérieures puisque tous les super-vilains savent où ils vivent.

Iron Man règle le problème d'une autre manière car nous avons, non pas une double identité, mais deux identités connexes : tout le monde sait qu'Iron Man est le garde du corps de Tony Stark mais personne ne songe qu'il puisse s'agir de la même personne. Le « bluff » est d'ailleurs énorme et, comme dans « *la lettre volée* » d'Edgar Allan Poe, personne ne voit la vérité parce qu'elle crève les yeux. Le contrôle de l'information vis-à-vis du public en est cependant simplifié.

La Chose et le Surfer d'Argent constituent une autre possibilité où, s'il existe bien deux identités, l'une d'elles, celle de super-héros, a entièrement recouvert l'identité civile. Ainsi, nul n'ignore que Ben Grimm et « La Chose » ne font qu'un mais, comme plus personne n'a vu son vrai visage depuis longtemps, on peut poser la question de l'existence de son identité civile. De plus, le problème de l'identité secrète se présente de manière inversée vis-à-vis de sa fiancée aveugle, Alicia, qui « voit » Ben Grimm mais ignore la laideur de « La Chose ». La gestion de l'information liée au stigmat est là aussi pleine et entière.

Une évolution similaire se fait pour Thor puisqu'on apprendra au bout de quelques années que la véritable identité est celle de Thor, le docteur Don Blake n'étant qu'une enveloppe humaine destinée à accueillir un Thor chassé d'Asgard, la Cité des Dieux.

⁴ Robert Murphy, *Vivre à corps perdu*, coll. Terre Humaine, Plon, 1990.

Le Surfer d'Argent, alias Norrin-Rad, n'est que le Surfer d'Argent pour les habitants de la Terre qui ignorent l'existence de Norrin-Rad, et il n'est que le souvenir de Norrin-Rad pour les habitants de sa planète natale. Il y a donc deux identités juxtaposées et, sur Terre, celle du Surfer a totalement absorbé l'autre. Mais y-a-t-il encore une identité ? Le Surfer d'Argent est rejeté et Norrin-Rad est oublié. La gestion des deux identités ainsi que celle de son « identité pour soi » doit donc être faite par le Surfer seul, indépendamment de quelque interaction sociale que ce soit.

Le stigmatisme impose donc au stigmatisé de gérer deux codes de conduite, celui des « normaux » ou des bien portants et celui des stigmatisés, finalement d'agir entre deux mondes sociaux.

Il faut bien voir que « l'équation » qui préside à la gestion des identités du super-héros n'a rien de spécifique mais n'est qu'une amplification de ce que tous les individus doivent assumer, notamment en milieu urbain. (...)

Extrait 5

Cette confrontation de deux identités peut aussi être productrice de « *double bind* ». Dans *La cérémonie du Naven* (1935), Gregory Bateson étudie les interactions typiques entre les mères balinaises et leur enfant, interactions contradictoires où la mère alterne les moments où elle attire l'attention de l'enfant et les moments où elle le repousse quand celui-ci répond à ses sollicitations, le conduisant progressivement à éviter le contact avec le monde adulte⁵. Bateson tirera de cette observation le concept de « double bind » (traduit généralement par « double lien contradictoire » ou « injonction paradoxale ») où un individu se retrouve dans une situation dans laquelle il est toujours perdant. L'injonction « *Sois libre !* » correspond typiquement à ce type de situation puisqu'il suffit d'y répondre positivement pour ne finalement pas la suivre. Le docteur Jean-Claude Benoit propose ainsi un certain nombre d'injonctions paradoxales qu'une mère peut adresser à ses enfants comme « *sois plus spontané* » ou « *sois toi-même* », « *tu devrais aimer ta mère* » ou « *tu ne devrais pas avoir honte* » (sous entendu « si tu n'as pas honte, tu as tort puisque tu aurais du prendre conscience qu'il s'agit d'une situation dans laquelle tu devrais avoir honte »)⁶. Jean-Claude Benoit, reprenant Gregory Bateson et se situant dans la lignée de l'école de Palo-Alto, voit là une explication possible au développement de troubles schizophréniques : « *L'enfant grandira dans l'inaptitude à communiquer sur la communication avec pour résultat l'incapacité à saisir ce que les gens veulent réellement dire et l'incapacité d'exprimer ce qu'il veut dire lui-même* »⁷. Dans le cas des super-héros, ce n'est pas l'interaction avec la mère ou la tante qui est paradoxale (tante May est étouffante mais pas contradictoire) c'est l'ensemble des interactions avec autrui (de manière assez proche de l'idée de « rôles contradictoires »).

On peut prendre deux cas emblématiques : La Chose espère que sa fiancée Alicia pourra retrouver la vue mais si cela arrive, elle risque d'être effrayée par son aspect repoussant; une solution consiste à ce que la Chose puisse retrouver l'apparence première de Ben Grimm (ce à quoi Red Richard s'attelle épisode après épisode) mais dans ce cas, il cesse d'être un super-héros et ne peut plus assumer sa mission de redresseur de torts.

Face à une menace publique, Parker est tiraillé entre deux possibilités : soit il se dérobe pour se changer en Spiderman mais passe pour un lâche aux yeux de ses amis et

⁵ Yves Winkin, *La nouvelle communication*, Point-Seuil, 1981.

⁶ Jean-Claude Benoit, *Les double liens*, P.U.F., 1981.

⁷ Bateson cité par J.C. Benoit, *op.cit.*

notamment de Gwen, ce qui est la meilleure façon de protéger son identité de Spider-Man, soit il reste témoin en tant que Peter Parker et passe pour un lâche à ses propres yeux. Il est, de plus, écartelé entre la nécessité d'abandonner sa fonction de super-héros pour pouvoir vivre sans crainte avec sa fiancée et l'obligation de continuer afin de payer ses manquements vis-à-vis de son oncle Ben. Le « double bind », le double lien paradoxal, est au cœur de la construction identitaire de Peter Parker.

Il n'est donc pas surprenant de retrouver chez les super-héros des traces de structure d'une personnalité « schizoïde » (Mysterio jouera sur ce thème en essayant de convaincre Spiderman de sa folie⁸).

Extrait 6

Alors qu'on explique la genèse du super-héros par un ensemble de circonstances qui seront soigneusement détaillées, on explique la genèse du supervilain par sa seule personnalité maléfique : Magneto, l'Organisateur, Lucifer,... et évidemment Mephisto ou le Haut-Seigneur sont mauvais par leur nature même ; c'est leur « personnalité », personnalité en général marquée par une forme de paranoïa, qui explique qu'ils adoptent une carrière de criminels.

Dit autrement, le lien entre identité et structure psychologique n'est pas le même chez les « super-héros » et chez les « super-vilains » : chez les « super-héros », la structure psychologique est la conséquence de la double identité (c'est la nécessité d'assumer une double identité qui fait tendre le héros vers une structure schizophrénique) alors que chez les super vilains la paranoïa précède et explique le choix d'une identité de super vilain.

On retrouve ici un mode d'explication des phénomènes bien connu des psychologues. Ceux-ci montrent que les individus ont tendance à utiliser deux modes d'explications du comportement des individus ou de ce qui leur arrive. Le comportement peut être expliqué soit de manière « situationnelle » (on agit ainsi à cause de circonstances données), soit de manière « personologique »⁹ (tenant à la personne elle-même et à son caractère supposé)¹⁰, ce qu'on appelle également « norme d'internalité ». Les psychologues montrent que les individus tendent à utiliser plus souvent et à valoriser les explications personologiques aux explications situationnelles, probablement pour des raisons d'économie cognitive. Dit autrement, il est plus facile, même si l'explication est fautive, d'expliquer une situation, comme une situation de chômage par exemple, par les supposées défaillances de l'individu (manque de courage, manque de compétence, roublardise,...) que par les conditions de fonctionnement du marché du travail, explications qui demandent un raisonnement plus rigoureux et des connaissances précises (c'est-à-dire un « coût cognitif » élevé). Il existe cependant une exception bien connue pour laquelle on préfère développer des explications en termes situationnels, c'est quand il faut expliquer ses propres échecs, pas seulement parce qu'on est complaisant envers soi-même mais aussi parce qu'en général l'individu a tout fait pour atteindre un objectif et qu'il cherche une explication dans les circonstances de son échec : si on échoue à un examen, c'est peut-être pour des raisons « internes » (manque de travail ou compétence insuffisante) mais on cherchera plus précisément pour quelles raisons externes on a échoué malgré une bonne préparation.

⁸ Stan Lee – Steve Ditko : « Spiderman devient fou » - Mai 1965- reproduit dans Strange n°22 – Octobre 1971.

⁹ « personologique » : le terme est d'une construction épouvantable mais nous nous plions à l'usage.

¹⁰ N. Dubois : « La norme d'internalité et le libéralisme – PUG – 1994.

Pourquoi ce détour par la théorie de la « norme d'internalité »¹¹ ? Il est clair que l'on accepte de subir un coût cognitif élevé quand il s'agit de sa propre personne alors que pour expliquer le comportement d'autrui on en reste à une explication fondée sur l'internalité. En corollaire, utiliser les explications situationnelles donnent le sentiment d'être plus proche de la personne : ainsi, le sadisme du « Bouffon Vert » s'explique par sa folie mais Norman Osborn a toujours été fou; en revanche, le fait que Spider-Man soit à deux doigts de tuer le Bouffon Vert s'explique par les circonstances passées (la vie passée avec Gwen, le décès du père de celle-ci,...) et non par son caractère propre. Expliquer la personnalité ou le comportement d'un individu par les circonstances dans lesquelles il agit permet de développer une plus grande proximité avec ce personnage et de le faire passer « dans le camp des bons ».

On voit d'ailleurs que lorsque ce type de traitement s'applique à un super-vilain, celui-ci n'apparaît plus comme tout à fait « vilain » ou passe d'un camp à l'autre. Ainsi, Namor, malgré ses défauts (et ils ne sont pas minces) n'est pas perçu comme totalement mauvais car sa colère contre les humains s'explique par le sort que son monde a subi. De même, « Vif-Argent » et la « Sorcière Rouge » apparaissent comme des bons perdus dans le camp des mauvais mutants car ils paient ainsi une dette qu'ils ont à l'égard de Magneto qui leur a jadis sauvé la vie.

Extrait 7 : Un individu entre deux mondes.

Seul, sans attaches, stigmatisé, la figure du super-héros est d'abord celle de l'individu (même s'il existe aussi des groupes de super-héros) mais pas n'importe laquelle.

L'individu est redevenu la grande affaire de la sociologie. S'opposant à l'image de la monade, les sociologues n'ont eu longtemps de cesse que comprendre les conditions de sa genèse mais les figures de l'individu sont nombreuses. Les sociologues classiques, Tönnies et Durkheim aux premiers rangs, ont explicité la différence entre « l'individu de la communauté » et « l'individu de la société ». Pour le premier, se définir comme individu revient à déclarer à quel groupe de parenté, de voisinage ou de travail on appartient. Le second apparaît comme un être plus autonome lié aux autres par les relations sociétaires et contractuelles. Au 19^{ème} siècle, avec la « première modernité », cet individu de la Société émerge des développements de la division du travail et l'individu en tant que tel s'impose comme « valeur » : c'est « l'individu abstrait » des Lumières, sans appartenance autre que l'appartenance à la République et dont Durkheim a dit l'importance : « *Non seulement l'individualisme n'est pas l'anarchie, mais c'est désormais le seul système de croyances qui puisse assurer l'unité morale du pays* »¹². Mais cet individu doué de Raison ne peut être engendré et reproduit que par un processus institutionnel, par l'action de l'Etat, de l'Ecole ou de l'Armée. La relation entre individu et Institution est au cœur de la première modernité. Il existe toutefois des variations nationales : ainsi, Ehrenberg note que dans le cas américain, il s'agit surtout d'institutions morales avec, en premier lieu, le puritanisme protestant. L'individu Etatsunien est avant tout un « individu moral » : « *L'individualisme américain est moral : la moralité est le concept social américain dont l'équivalent français est l'Etat* ». ¹³.

Cette image des « deux individus » a été adoptée par la plupart des sociologues de l'époque, cependant Simmel ajouta d'autres dimensions de l'individu : loin d'envisager une

¹¹ Plus précisément, cela entre dans ce qu'on appelle depuis Heider les « théories de l'attribution ».

¹² Emile Durkheim : « L'individualisme et les intellectuels » - La revue des deux mondes, Juin 1898.

¹³ Alain Ehrenberg : « La société du malaise » - Odile Jacob – 2010.

adéquation de l'individu à la société par le biais des normes, des valeurs ou des fonctions, il voit l'individu et la société comme deux formes en construction qui ne coïncident jamais vraiment¹⁴. Dans cette perspective, l'étranger est l'illustration la plus éclairante de l'individu. L'étranger, au sens où Simmel l'entend, est celui qui est à la fois dans le groupe et hors du groupe¹⁵ : le commerçant, le guerrier, le touriste, l'immigré,... L'étranger est donc le résultat d'une interaction entre l'individu (ou le groupe) considéré et le groupe qui l'accueille (ou ne l'accueille pas) et si le groupe définit l'étranger, l'étranger permet aussi au groupe de se définir. D'une part, il permet au groupe de prendre conscience de son appartenance à l'humanité car « *L'étranger nous est proche dans la mesure où nous sentons entre lui et nous des similitudes nationales ou sociales, professionnelles ou simplement humaines.* »¹⁶. D'autre part, le groupe se définit et se reconnaît par le sort qu'il réserve à l'étranger et l'accueil qu'il lui fait. Toute la thématique du « Surfer d'Argent » repose sur cette idée : à travers ses histoires, c'est l'humanité qui se définit elle-même. Inversement, les « Quatre Fantastiques » et Iron-Man incarnent peu la figure de l'étranger dans la mesure où ils sont assez bien insérés dans le groupe. Mais la plupart des autres super-héros sont effectivement dans des positions d'étranger et d'étrangeté.

Ce qui fait l'étranger c'est donc une synthèse particulière de liens et de distance. Cette synthèse particulière trouve à s'épanouir essentiellement dans la « grande ville » ; elle donne un individu entre deux mondes, un « individu dissocié » ou un « homme marginal » selon le mot du sociologue Robert Parks¹⁷. C'est le type même de la « personnalité urbaine »¹⁸ : la conjonction de deux types de comportement différenciés – d'une part, la réserve et la distance à l'égard des autres afin de ne pas être submergé par les relations sociales et de pouvoir vivre ensemble, d'autre part, l'originalité et l'excentricité stimulées par le rythme de la vie.

Mais à partir des années 1960 et de la « seconde modernité » les conditions de « construction de l'individu » vont se modifier car on assiste à la fois à une montée des « revendications particularistes » et à un mouvement de désinstitutionnalisation¹⁹. L'individu ne va donc plus se définir prioritairement par ses appartenances communautaires ou par le travail des Institutions mais aussi à partir de son parcours et de ses expériences particulières ainsi que des objectifs qu'il s'attribue ou qu'on lui attribue. La question des objectifs individuels hante les sciences humaines et sociales depuis Freud et Durkheim. Le premier mit l'accent sur la répression des affects et la violence des contraintes imposées. Durkheim, lui, s'était plus inquiété de la levée des interdits supprimant toute limite à « *l'infinité des désirs* » propre à développer l'anomie²⁰. Dans ce cas, tout semble possible et l'individu peut

¹⁴ Georg Simmel : « Problèmes de la sociologie des religions » - Archives des sciences sociales des religions n°17 - 1964.

¹⁵ Pour Simmel, toute configuration sociale se définit par des forces de liens et de cohésion (« le pont qui relie deux rives ») et des forces de dissension ou de séparation (« la porte qui sépare un espace en deux »).

¹⁶ Georg Simmel : « Excursus sur l'étranger » - in « Sociologie – Etudes sur les formes de la socialisation » - P.U.F. Quadrige – 2010.

¹⁷ Robert Ezra Park : "The City" in Yves Grafmeyer et Isaac Joseph (éd.) : L'école de Chicago - naissance de l'écologie urbaine »-Aubier-1990.

¹⁸ Georg Simmel : « Métropole et mentalité » in Yves Grafmeyer et Isaac Joseph (éd.) : « L'école de Chicago - naissance de l'écologie urbaine » - Aubier - 1990.

¹⁹ François Dubet : « Le Déclin de l'institution » - Seuil – 2002.

²⁰ Emile Durkheim : « Le suicide – Etude de sociologie » - PUF – 1^{re} édition 1897.

croire à ses rêves les plus grandioses, ce qui aboutira à de la déception s'il les réalise car ils ne seront jamais aussi beaux que dans leur non-réalisation (« *On a soif de choses nouvelles, de jouissances ignorées, de sensations innommées, mais qui perdent toute leur saveur dès qu'elles sont connues* »²¹), ou à de la frustration si on ne les réalise pas (« *l'homme qui a toujours tout attendu de l'avenir, qui a vécu les yeux fixés sur le futur, n'a rien dans son passé qui le reconforte contre les amertumes du présent* »²²). Oscar Wilde le dit autrement : « *Il y a deux tragédies dans la vie: l'une est de ne pas satisfaire son désir et l'autre de le satisfaire* »²³.

Mais réaliser ses désirs n'est qu'un moyen d'atteindre l'objectif ultime de tout individu qui est de devenir ce qu'il doit être ou ce qu'il pense devoir être. A cela, les sociétés ont pu donner des réponses différentes ; dans une société à statut et à faible mobilité sociale, la réponse est simple ; l'individu hérite le statut de son père et devient ce qu'était son père, la personnalité propre à chacun étant une variation sur ce canevas de base. Dans une société où la mobilité sociale est requise, on envisage de devenir ce à quoi on a aspiré (ou ce à quoi ont aspiré nos parents), avec un risque réel d'échec et de frustration. A partir des années 1960, la multiplication des parcours de vie et le mouvement de désinstitutionnalisation vont « brouiller les pistes », notamment les lectures sociologiques du devenir de chacun. La tendance va être alors à « psychologiser le social » et à inciter l'individu à rechercher « l'authenticité de son identité »²⁴. Pour cela, l'individu devra se définir lui-même, ce qui suppose soit que cette construction se fasse au coup par coup soit qu'elle se fasse vers un aboutissement prédéterminé. Mais cela implique que l'individu sache au préalable qui il est et qu'il soit en mesure d'atteindre cet objectif. Il faut devenir ce qu'on est : « *sois toi-même !* » est l'obligation adressée à l'acteur social ; il faut donc savoir qui on est alors qu'on n'est pas encore. C'est finalement réussir à dévoiler et construire son « identité pour soi » par delà les identités sociales et personnelles. Cette recherche d'authenticité ne peut être qu'une recherche sans fin, généralement vouée à l'échec et cette recherche du moi devient alors une source de souffrance psychique : « *Le moi de chaque individu est devenu son principal fardeau. Se connaître soi même est devenu un but, une fin en soi, au lieu d'être un moyen de connaître le monde* »²⁵. Pour Alain Ehrenberg, cela explique la montée des souffrances psychiques et notamment de la dépression²⁶. La souffrance psychique et la maladie mentale deviennent alors des outils pour analyser des configurations sociales : « *Le malheur commun se révèle dans la souffrance psychique qui en est le test psychologique* »²⁷. En cherchant à devenir le héros que l'on est, on s'épuise dans une course incessante et on oscille entre les deux figures du super-héros et du déclassé : « *Je crois plutôt qu'on est entré dans une fantasmagorie de l'individu fragile, vulnérable, qui est l'autre face de l'individu performant* »²⁸.

²¹ Emile Durkheim : « Le suicide – Etude de sociologie » - PUF – 1^{re} édition 1897.

²² Emile Durkheim : « Le suicide – Etude de sociologie » - PUF – 1^{re} édition 1897.

²³ Oscar Wilde : « L'Eventail de Lady Windermere » (1892).

²⁴ Ehrenberg, en se référant à Sennet et Lasch, considère qu'un basculement s'est fait au cours des années 1970 quand le narcissisme passa du statut de concept psychologique à celui de concept sociologique.

²⁵ Richard Sennet : « Les tyrannies de l'intimité » - Seuil – 1979.

²⁶ Alain Erhenberg « La fatigue d'être soi » - Odile Jacob – 1998.

²⁷ Alain Ehrenberg : « La société du malaise » - Odile Jacob – 2010.

²⁸ Alain Erhenberg interrogé par Stéphanie Nikel : « La dépression, naissance d'une maladie » - L'Histoire n°285 – Mars 2004.

Mais comment déterminer « qui on est » en l'absence d'éléments de définition extérieurs ?

Les supports traditionnels sur lesquels l'individu pourrait s'appuyer sont en voie de fragilisation ou de complexification ; le travail, le réseau professionnel, la famille sont durablement déstabilisés. L'Etat « protecteur » est contesté. L'individu peut cependant disposer d'autres supports pour se définir. François de Singly et Danilo Martucelli en distinguent quatre grands types : l'habitus, les normes, autrui, les épreuves. Si les quatre supports sont toujours présents, il apparaît clairement que dans une société marquée par la multiplication des groupes d'appartenance et de référence et donc par la multiplication des identités et des expériences individuelles, les deux derniers supports occupent une place centrale²⁹.

Que nous disent les super-héros ? Non seulement ils doivent bien souvent gérer plusieurs identités mais ils doivent aussi découvrir quelles sont ces identités. Pour cela, la plupart des « supports » de l'identité ne leur sont d'aucune utilité. Les deux premiers supports, l'habitus (ou la socialisation) et la norme leur sont inaccessibles. Il n'y a pas de socialisation primaire du super-héros et nous avons vu que son rapport à la norme et à la Loi ne lui est pas donné mais doit être construit. Ce n'est pas autrui non plus ; du moins, les regards que les autres lui adressent sont en général suffisamment négatifs et surtout contradictoires pour être plus anomiques que producteurs de normes (c'est flagrant pour le Surfer d'Argent et *Spider-Man*). Reste la constitution de l'individu à l'aide des épreuves affrontées. Danilo Martucelli distingue huit grands types d'épreuves³⁰, quatre sont de type institutionnel (famille, travail, école, ville), quatre sont directement en rapport avec les liens sociaux (rapport à l'histoire, rapport aux collectifs, aux autres et à soi-même).

Le processus de construction de l'identité civile du héros peut passer par la plupart des épreuves. Peter Parker se construit dans trois types d'épreuves : à travers l'épreuve familiale, il doit gagner son autonomie tout en permettant à tante May de s'occuper de lui. Dans les épreuves amoureuses et amicales, il doit se faire accepter des autres lycéens et étudiants et expérimente les relations sentimentales avec Liz Allan, Betty Brant, Gwen Stacy et Mary-Jane Watson. Les épreuves liées au travail font qu'il doit être à la hauteur des attentes qu'on a de lui en tant qu'étudiant brillant et qu'il doit faire face à J. Jonah Jameson.

En revanche, les épreuves qu'il doit affronter en tant que *Spider-Man* sont insurmontables car il ne suffit pas de vaincre tel ou tel super-vilain, il s'agit pour lui de regagner la reconnaissance de son oncle. La barre n'est pas placée trop haut, il n'y a tout simplement pas de barre. *Spider-Man* constitue encore une fois, avec le Surfer d'Argent, un cas extrême de la condition du super-héros.

Reste alors une seule épreuve qualifiante : le « rapport à soi », c'est à dire un intense travail de réflexivité, de regard sur soi même qui ne peut pas passer par le regard des autres ; les super-héros Marvel sont d'incroyables rumeurs et ratiocinateurs ; moins, il est vrai, pour ceux qui ont la chance d'être en groupe (les X-Men, les Quatre fantastiques) que pour ceux qui sont isolés et ne peuvent compter sur les conseils d'autrui : *Spider-Man*, *Daredevil*, *Iron-Man*, ...

Ces super-héros sont, à l'image même de l'individu contemporain, dans une auto construction permanente et épuisante.

²⁹ François De Singly, Danilo Martucelli : « Les sociologies de l'individu » - Nathan – 2009.

³⁰ Danilo Martucelli : « Forgé par l'épreuve » - Armand Colin – 2006.

Cependant, il est également possible de choisir des solutions de facilité pour « être soi-même » et elles sont évoquées dans l'opus filmé des X-Men titré « Le commencement »³¹. La première possibilité, qui a déjà été évoquée, est, pour les mutants, de se rabattre sur leur « race supérieure » ; on est dans l'imaginaire de l'Eugénisme d'avant-guerre qui a perduré jusque dans les années 1960.

La deuxième possibilité est typique des années 1990. Dans ce film, le super-héros nommé le Fauve, affublé de pieds gigantesques en forme de mains, concocte un sérum destiné à leur donner une forme normale mais au lieu de cela le sérum le transforme en véritable fauve couvert de poils. Le dialogue qu'il a avec la mutante nommée « mystique » est significatif.

Le Fauve : - Ca n'a pas attaqué les cellules, ça les a stimulées. J'ai échoué !

Mystique : - Non tu as réussi. Tu ne vois pas ? Maintenant, tu es devenu toi-même. Ca c'est toi. On ne va plus se cacher.

Le « ça c'est toi » désigne la nouvelle apparence du Fauve mais pas seulement cela ; dans ce contexte, le « ça » désigne surtout les gènes qui ont été stimulés. « Tu es tes gènes ». Cette injonction n'aurait pas pu être émise dans les épisodes de « L'Âge d'Argent » et est typique des années 1990, s'inscrivant dans l'idéologie du « tout génétique » qui émerge à ce moment. Dans leur ouvrage, Nelkin et Lindee³² ont émis l'hypothèse qu'il y avait une contradiction entre l'individualisme américain et le déterminisme lié aux gènes. Il semble qu'il y a au contraire une parfaite concordance entre les deux : l'individualisme américain est fondé sur la vocation que Dieu transmet à chaque croyant et être « soi-même » c'est assumer au mieux les dons de Dieu. Il est bien clair que le « déterminisme génétique » ne fait que reprendre la structure explicative du Calvinisme en donnant un caractère divin au gène.

Ce film de fiction nous indique donc implicitement deux voies de découverte de soi : le repli sur son espèce ou sa « race », déjà et douloureusement expérimenté par les hommes, ou bien la réduction de sa personnalité à un supposé gène conservant le secret de notre identité³³. Deux voies bien peu réjouissantes.

Reste une troisième voie que l'on retrouve dans presque tous les récits Marvel, notamment ceux de *Spider-Man* : se construire malgré et avec ses stigmates et sa relation instable au monde environnant.

Autres ouvertures pédagogiques possibles

- A) Une première ouverture est d'utiliser ces récits comme prétextes pour appréhender des concepts économiques ou sociologiques (groupes et communautés, division du travail, pouvoir et démocratie, etc.). Le livre de Jean Philippe Zanco est entièrement fondé sur cette démarche.

³¹ Matthew Vaughn – « X-Men : Le Commencement » – 2011.

³² D. Nelkin et S. Lindee : « La mystique de l'ADN » - Belin – 1998.

³³ Thierry Rogel : « Une société entière dans ses gènes -Génétique et société : une lecture de l'innéisme contemporain » - DEES n°122 – Décembre 2000.



Des super-héros 1^{re} partie : sociologie	
I. X-Men : le mutant, le normal, et le pathologique	25
II. Hellboy : on ne naît pas humain, on le devient	37
III. Fantastic Four : l'esprit de famille	45
IV. Gotham, Metropolis : superheroes in the city	57
V. The Green Hornet : la condition de classe du super-héros	73
Des super-héros 2^e partie : économie	
VI. Batman : pourquoi échanger avec d'autres ce qu'on pourrait faire soi-même ?	87
VII. Batman & Robin : productivité et rendement	99
VIII. Iron Man : le super-héros entrepreneur	109
Des super-héros 3^e partie : politique	
IX. Captain America : le juste et le bien	125
X. Spiderman : le syndrome de la peau de léopard	145
XI. Superman (Red Son) : le super-héros total	153
Conclusion	
Le monde a-t-il besoin de super-héros ?	171
Index des super-héros et personnages de fiction	181
Index des auteurs	185
Index des notions	191
Bibliographie	193

B) On peut développer la question des stratégies économiques de Marvel et DC puis de Disney et Time Warner. C'est une bonne manière d'entrer dans l'analyse économique et sociologique

IV) L'EXTENSION MARVEL : DES ANNÉES 1990 A NOS JOURS

L'empire Marvel au bord du gouffre

Aux Etats-Unis, l'engouement pour les héros Marvel se tassa au cours des années 80 (on en arrive à un tirage maximum de 100.000 exemplaires) et on peut dire que la période allant des années 80 jusqu'au milieu voire à la fin des années 90 constitua les « années noires » du groupe.

Pour relancer l'engouement des lecteurs une première fausse bonne idée fut développée au cours des années 1990, celle des « cross over » c'est à dire la rencontre de deux ou plusieurs personnages venant d'univers différents mais cela ne permet pas le renouvellement de l'intérêt pour les magazines Marvel.

Mais les menaces les plus importantes concernaient la propriété même du groupe. En 1989, Marvel est racheté par Ronald O. Perelman, un financier qui souhaite en faire un empire de produits dérivés en rachetant des entreprises dans le secteur du jouet (Toybiz en 1993), des cartes à jouer (Fleer en 1992), auto-collants (Panini)... mais il ne s'intéresse guère au contenu lui-même. Ce qui est arrivé à bien d'autres entreprises travaillant dans l'imaginaire (Disney par exemple) se produit ici aussi, les créatifs sont mis de côté au profit des gestionnaires ou des financiers. Pour financer tous ces rachats, Marvel va alors s'endetter pour deux milliards de dollars et les résultats des produits dérivés ne suffiront pas à combler ces dettes. De plus, l'entreprise Marvel accuse 464 millions de dollars de pertes et est mise en faillite en 1997. C'est alors que se produit une bataille pour la reprise de Marvel ; les repreneurs potentiels sont l'ancien PDG Perelman, Carl Icahn qui possède une bonne partie de la dette Marvel, (des « obligations » rachetées au rabais et qui font de lui un des principaux créanciers de Marvel) ; enfin, il faut citer deux israéliens passionnés de comics, Ike Perlmutter et Avi Arad, dirigeants de Toybiz, le fabricant de jouets possédé à 46% par Marvel depuis 1993. Ce sont ces derniers qui l'emporteront et ils entameront une fusion entre Marvel et Toybiz créant une nouvelle entité « Marvel Enterprise ».

Marvel sortira alors de sa « mauvaise passe » et est aujourd'hui le premier éditeur de comics aux Etats-Unis devant son éternel rival, DC.

- *Extrait de « La Saga Marvel » - Site « monde sensible et sciences sociales »*
<http://mondessensibleetsciencesociales.e-monsite.com/pages/textes-pedagogiques/entreprises-et-secteurs/la-saga-marvel.html>

C) On peut également entreprendre une démarche pluridisciplinaire

DOSSIER MARVEL PLAN (niveau seconde – Enseignement d'exploration)

(Dossier disponible sur « monde sensible et sciences sociales - <http://mondesensibleetsciencesociales.e-monsite.com/pages/textes-pedagogiques/pluridisciplinarite-et-objet-social-total/dossier-pedagogique.html>)

I) LA CONSOMMATION

- A) LE SUCCES DES FILMS MARVEL
- B) QUI EST CONSOMMATEUR DE PRODUITS MARVEL ?

II) CULTURE

- A) MARVEL RELEVE-T-IL DE LA CULTURE DE MASSE ?
- B) QUELLES SONT LES VALEURS TRANSMISES PAR MARVEL ?

III) LA PRODUCTION DE BIENS ET SERVICES.

- A) MARVEL, UN PRODUIT, DES PRODUITS.
- B) HISTOIRE ET STRATEGIE DE MARVEL

IV) COMMENT SE FIXENT LES PRIX SUR UN MARCHÉ ?

- A) LES COTES MARVEL ET L'ETRANGE CAS DU MARVEL 14.
- B) ANALYSE THEORIQUE D'UN MARCHÉ

D) Quelle place occupe l'image du super-héros aujourd'hui dans la société ?

« Les Super-Héros : simples divertissements ou objets d'analyse sociologique ? »

«L'intérêt pour les super-héros n'est pas nouveau. Il est revenu à intervalles réguliers depuis 1938 avec des personnages à chaque fois porteurs de caractéristiques nouvelles. En cela, les super-héros, comme d'autres personnages de fiction, traduisent des valeurs et des inquiétudes propres à chaque période historique. Pourquoi ont-ils provoqué un tel engouement, notamment à l'orée des années 60 ? Que peut-on tirer aujourd'hui de l'analyse de ces personnages ? »

Consultable sur « monde sensible et sciences sociales - <http://mondesensibleetsciencesociales.e-monsite.com/pages/documents-divers/autour-des-livres/autour-des-super-heros/>

- E) Les récits des SH acquièrent-ils une certaine légitimité ? Ca nous renvoie à une sociologie de la légitimité ou une sociologie des publics
- F) Les récits de super-héros sont-ils seulement synonymes de domination américaine ?
- G) Le lien entre super-pouvoirs et handicap est extrêmement fructueux. Comment est traitée la question du handicap ? (Cela nous rapproche du thème du transhumanisme)
- H) L'image de la femme dans ces récits.

II) CONSTANTES ET EVOLUTIONS

A) LA PLACE DE L'HEROINE DANS LE RECIT

1) Certaines héroïnes ont une place indépendante dans les années 40 : l'exemple de

Wonder Woman

Elle apparaît en 1943 et c'est la plus connue des super héroïnes et celle qui a la plus longue durée. Son créateur, William Mouton Marston (Charles Marston) est un psychologue, féministe et a voulu créer une histoire rompant avec les archétypes féminins de la femme soumise.

Wonder Woman est la princesse Diana d'une tribu d'amazones. Ambassadrice des amazones dans notre monde, elle possède des pouvoirs magiques (lasso magique, bracelets à l'épreuve des balles). Cependant, on peut remarquer qu'elle reste « sexy » et légèrement vêtue (ce qui s'accroîtra avec sa représentation par Lynda Carter dans les années 70).

Son lasso lui permet de vaincre sans véritablement faire preuve de violence.



Extrait de « Super-héroïsme et relation de genre » - Site « monde sensible et sciences sociales »
<http://mondessensibleetsciencesociales.e-monsite.com/pages/documents-divers/autour-des-livres/autour-des-super-heros/>

I) L'image de la science dans ces récits

SUPER-HEROS ET SCIENCE-FICTION : DES QUESTIONNEMENTS DIVERGENTS (Thierry Rogel¹)

(Paru dans la revue « Entropia » N° 16 - Éloge du présent)

« Interroger la science-fiction, c'est donc d'abord interroger la fiction en tant que science » mais aussi « questionner la science en tant que fiction »², c'est donc s'interroger sur le devenir des applications de la science, de la « hard science » jusqu'au « space opera », mais également prendre le récit comme base de réflexion sur la société et sur son devenir, avec le temps linéaire au cœur des récits (anticipation, uchronie, utopie, dystopie,...). Ces réflexions traversent effectivement la science-fiction jusqu'aux récits les plus éloignés de la galaxie centrale de la SF : les textes poétiques de Ray Bradbury sont généralement des récits sur le « désenchantement du monde »³ (souvent consécutif au progrès et à l'utilisation de la technoscience). De même les textes humoristiques de Robert Sheckley ont généralement pour fond une réflexion sur les délires de la rationalité⁴ (une autre manière de parler du désenchantement du monde). Cependant la littérature de super-héros, même si elle entretient parfois de solides liens avec la science-fiction, n'en est pas un sous-ensemble, développant autant de points communs avec celle-ci que de différences. C'est par rapport aux deux lignes de réflexion précitées que les super héros ratent généralement le coche de la science-fiction : d'une part la science évoquée n'est science que de nom, d'autre part le temps des récits n'est généralement pas un temps linéaire.

Consultable sur « monde sensible et sciences sociales - <http://mondessensibleetsciencesociales.e-monsite.com/pages/documents-divers/autour-des-livres/autour-des-super-heros/>

J) L'image de la famille et la prédominance du statut d'orphelin

5. Les livres des personnalités politiques, par Christian Le Bart

Ma communication s'appuie sur l'analyse d'un corpus de plus de 200 livres publiés par des personnalités politiques depuis 1958. La perspective dominante de cette recherche est l'analyse de contenu, indépendamment donc de toute enquête sur les conditions effectives de rédaction de ces livres. La question du "qui a tenu la plume ?" compte moins que celle des fonctions assignées à ce média. On se situe clairement sur le terrain de la présentation de soi stratégique. Les personnalités se donnent à voir comme voix singulière dans le champ politique. Cette analyse de contenu est complétée d'une analyse de la réception médiatique de ces livres : à quelles conditions font-ils parler d'eux ? comment sont-ils repris dans la presse ? à la télévision ? Dans quelle mesure sont-ils producteurs de notoriété ? de visibilité ? de popularité ?

L'analyse des livres publiés par les professionnels de la politique permet de mettre à jour deux types de stratégies : la première consiste à se distinguer en démontrant, par un ancrage littéraire assumé, sa présidentiabilité ; la seconde témoigne de la volonté d'exister comme personnalité politique visible et reconnue. Il est possible, sur cette base, de faire l'hypothèse d'une individualisation croissante du champ politique, ce qui signifie d'une part que le travail politique s'effectue de plus en plus à l'échelle de personnalités (aux dépens des collectifs partisans et gouvernementaux) ; et d'autre part que ces personnalités se mettent de plus en plus volontiers en scène en prenant leur distance par rapport aux prescriptions de rôle et aux institutions.

Références bibliographiques

Christian Le Bart, *L'individualisation*, Presses de sciences Po, coll. « références », 2008
La politique en librairie : les stratégies de publication des professionnels de la politique, A. Colin, coll. « Recherches », 2012

L'égo-politique ; essai sur l'individualisation du champ politique, A. Colin, coll. « individu et société », 2013

*
* *

Christian Le Bart, « **Les livres des politiques : de la prérogative présidentielle à la banalisation** », *Le temps des Médias, Revue d'histoire*, 2014/1 n°22.

Parmi les multiples attributs qui distinguent la figure présidentielle au sein du champ politique français contemporain, le rapport au monde des lettres voire à la littérature a souvent été mis en avant. Grandeur politique et grandeur littéraire, souvent associées au 19^{ème} siècle mais de fait séparées en raison de la professionnalisation du monde politique au 20^{ème}, fusionneraient à nouveau sur la personne du chef d'État sous la Cinquième République. A défaut d'être écrivains, les présidents (et donc également les présidentiables) se doivent d'écrire et de démontrer une affinité avec le monde des lettres. L'injonction à *faire littéraire* s'est sans doute adoucie au fil des présidences : on est passé du président écrivain (de Gaulle) au président homme de lettres (Pompidou, Mitterrand) ou au moins

fasciné par la grandeur littéraire (Valéry Giscard d'Estaing), puis au président simple *écrivain* exhibant à l'occasion des signes d'appartenance à l'élite cultivée (Chirac, Sarkozy, Hollande). Mais cette norme demeure, et beaucoup y voient le signe d'une singularité française. Plusieurs arguments sont alors mis en avant pour expliquer cette spécificité. On peut l'analyser comme le reflet d'un rapport spécifique de la société française à la littérature, en référence au temps long de la politique civilisée (société de cour) et ponctuée de figures littéraires (Chateaubriand, Lamartine, Hugo...). Cette hypothèse culturaliste est-elle encore pertinente ? Une seconde piste la prolonge, qui consiste à évoquer la figure du fondateur de la Cinquième République. A rebours des logiques de professionnalisation du champ politique, celui-ci sollicite la grandeur littéraire en publiant dans les années cinquante (1954, 1956, 1959) des *Mémoires de guerre* dont le succès constituera incontestablement un des ingrédients de son retour au pouvoir en 1958. La littérature renoue ainsi avec la politique, et le précédent gaullien s'imposera à ses successeurs. La personnalisation du pouvoir présidentiel autorise (et même impose) la détention de ressources individuelles exceptionnelles, la disposition littéraire faisant partie de ces ressources.

L'objectif de cet article est de mesurer les effets de cette *littérarité* du rôle présidentiel, non seulement à l'échelle des titulaires du rôle mais également auprès de l'ensemble des professionnels de la politique. Nous distinguerons pour ce faire deux périodes. Dans un premier temps, l'écriture a été le privilège des présidents et des présidentiables : elle mobilisait la singularité associée à la position d'auteur pour démontrer une présidentiabilité elle-même personnalisée. Les intéressés jouaient alors de l'homologie entre le statut d'auteur (dans le champ littéraire) et celui de président (dans le champ politique). Une telle confusion demeurerait forcément exceptionnelle, d'où l'idée de quasi prérogative présidentielle. Non que les présidents aient été les seuls à publier : mais ceux qui le faisaient sans pouvoir prétendre à ce rôle demeuraient confinés dans ce que nous appellerons une écriture dominée : les gaullistes ne pouvaient concurrencer le statut d'écrivain de leur champion ; et les partis politiques imposaient ailleurs (à gauche en particulier) une rhétorique institutionnelle du *nous* bien peu compatible avec la posture auctoriale.

Dans un second temps (grossièrement à partir des années 1990), le jeu s'est ouvert à un nombre croissant de personnalités politiques très inégalement présidentiables. La prétention à publier et à jouer la carte du politique-auteur s'est quantitativement et qualitativement banalisée. Loin de constituer un indice de position dominante dans le champ politique, le fait de publier est devenu la simple marque d'appartenance à l'univers élargi des "personnalités politiques". Nous analyserons alors les stratégies de publication des politiques comme autant d'indices d'une individualisation du champ politique : chacun y va désormais de son livre, l'objectif étant d'attirer l'attention sur soi et de conforter son capital (individuel) de visibilité¹.

L'auctorialité comme prérogative présidentielle

Les Troisième et Quatrième Républiques ont combattu la personnalisation politique jusqu'à interdire au président de se mettre en avant. La hantise du césarisme imposait aux titulaires de la fonction présidentielle de se cantonner à exécuter avec une exemplaire docilité un rôle strictement encadré et savamment dépersonnalisé. La Cinquième République introduit une rupture symbolique extrêmement forte. Elle institue au sommet du champ politique un

régime de singularité qui rompt franchement avec la symbolique républicaine antérieure. Le "charisme" du général de Gaulle, sa légitimité "historique", tout contribue à constituer le premier titulaire de la fonction en personnage d'exception. La littérature participe pleinement de cette exceptionnalité. La singularité ainsi conférée au premier président de la Cinquième République s'imposera à ses successeurs (et à ses adversaires) comme un précédent : la jurisprudence des pratiques instituera l'écriture et l'habitus littéraire comme éléments constitutifs de la stature présidentielle.

L'écriture comme affirmation d'une présidentialité

Normalien agrégé de lettres, auteur d'une *Anthologie de la poésie française* publiée en 1961, Georges Pompidou affiche volontiers sa grande culture littéraire. L'écriture du *noeud gordien*, entamée en 1969, est interrompue par les événements qui précipitent son accès à l'Élysée (le livre ne sortira qu'en 1974). Sans constituer un livre-programme au sens classique du terme, l'ouvrage peut être lu comme stratégie de présentation de soi ajustée à la nouvelle définition du rôle présidentiel. Le futur successeur du général de Gaulle donne à voir un parcours, un tempérament, une philosophie, une "morale de l'action" (p. 17). Il se pose en auteur, et donc en présidentiable.

Le cas de Valéry Giscard d'Estaing est particulièrement intéressant. Salué pour sa compétence économique, l'ancien polytechnicien énarque n'est pas loin d'avouer un complexe sur le terrain littéraire : il cherchera longtemps, bien après 1981, à faire ses preuves sur ce terrain⁵. Sa passion pour Maupassant est moquée, et le livre qu'il publie depuis l'Élysée (*Démocratie Française*, 1976) est dépourvu de dimension littéraire. La défaite de 1981 incitera l'ancien président à se risquer à des formes d'expression plus libres : liberté de ton des mémoires (*Le pouvoir et la vie*, 1988 et 1991) d'abord, liberté d'imagination du roman ensuite (*Le passage*, 1994 ; *La princesse et le président*, 2009...). La rivalité avec François Mitterrand a sans doute exacerbé cette ambition. Après avoir longtemps fait la leçon au candidat socialiste sur le terrain de la compétence économique, il tente de convaincre sur un terrain qui lui est moins favorable, le terrain littéraire. Mais n'est-ce pas la preuve que du point de vue des principaux intéressés au moins, la disposition littéraire compte autant que la compétence économique ?

François Mitterrand est paradoxalement l'héritier le plus fidèle du général de Gaulle. *Le coup d'Etat permanent*, publié en 1964, est évidemment une critique acerbe du régime présidentiel. Mais on ne peut s'empêcher d'y voir rétrospectivement une réplique de la démarche du fondateur de la Cinquième République : l'écriture est utilisée pour toucher un vaste lectorat (on prend à témoin l'opinion publique au-delà des milieux politiques), le style est revendiqué comme signe d'élection, l'entreprise de publication est bien au final une entreprise de montée en présidentialité. A mesure qu'il conforte son positionnement de leader de l'opposition et de leader du parti socialiste, François Mitterrand met en scène de plus en plus ostensiblement ses dispositions littéraires. Certains des ouvrages qu'il publie (*La paille et le grain*, 1975 ; *L'abeille et l'architecte*, 1978) présentent une dimension intimiste et égocentrée qui emprunte au régime de singularité et donc au rôle présidentiel : le choix de la forme "journal" permet d'alterner les considérations politiques et les notations plus personnelles, par exemple des admirations littéraires (Malraux, Bernanos...). Comme l'a remarquablement montré François Hourmant (2010), l'après-1981 ne fera que conforter ce

positionnement. Le président socialiste joue la carte de l'homme de lettres que la politique a détourné d'une vocation d'écrivain qui ne demandait qu'à s'exprimer. Amitiés littéraires, références lettrées, bibliophilie, politique du livre, Très Grande Bibliothèque... Le président qui, sur son portrait officiel, pose livre en main (et devant la bibliothèque de l'Élysée) entend bien être perçu comme homme de lettres et jouer pleinement des symboles constitutifs du présidentialisme lettré.

Au cours de cette première phase de la Cinquième République, l'imprégnation littéraire du rôle présidentiel est donc particulièrement forte. L'écriture fonctionne alors comme signe distinctif. Elle présente quatre attributs associés à la présidentialité : nécessité (le président éprouve l'impérieux besoin d'écrire), hauteur de vue (il voit les choses en surplomb), profondeur littéraire (la présence d'un style révèle celle d'un auteur), personnalisation (l'homme qui tient la plume peut dire "je"). Cette concentration sur la figure présidentielle du droit de se revendiquer comme auteur ou comme homme de lettres procure aux intéressés un quasi monopole qu'il convient d'interroger. Certes ils ne sont pas seuls à publier. Mais les politiques qui ne disposent pas des ressources nécessaires à la présidentialité sont condamnés à des formes d'écriture que l'on qualifiera de dominées, précisément parce que font défaut les quatre attributs précédents. Le contraste avec l'écriture présidentielle, qui est, elle, emprunte de littérarité, est ici particulièrement fort.

L'écriture *dominée* : tutelle gaullienne et emprise des partis politiques

Par opposition aux présidents et aux présidentiables, ceux qui occupent dans le champ politique une position seconde ne peuvent accéder qu'à une forme dominée d'écriture. Observons d'abord que la grande majorité des professionnels de la politique (et c'est d'ailleurs encore vrai aujourd'hui) ne publient pas : ils préfèrent travailler à l'échelle d'un parti politique, d'un territoire d'implantation, ils n'ont pas la prétention de s'ériger en "auteurs", ils n'ont pas accès aux grandes maisons d'édition. Si certains se risquent malgré tout à cette activité, c'est sur la base d'un capital politique qui les distingue au sein de la classe politique élargie sans pour autant les autoriser à concurrencer l'écriture présidentielle. C'est le cas par exemple des barons du gaullisme et plus généralement des personnalités montantes au sein des organisations partisans. L'écriture sera qualifiée de dominée à partir du moment où le signataire ne peut prétendre complètement au statut d'auteur. Il demeure soumis à l'autorité d'un homme (le général de Gaulle) ou d'un parti.

Les collaborateurs du général de Gaulle ont pour la plupart peu publié. S'ils l'ont fait, c'est en amont ou en aval de leur activité aux côtés du fondateur de la Cinquième République. Comme si le service de l'État avait exigé de leur part un silence consenti. Le temps de l'action ne saurait être celui de l'écriture, encore moins celui des états d'âme. La pratique dominante est celle des mémoires, lesquels sanctionnent, à la différence de ceux du général de Gaulle lui-même, une retraite politique définitive : Olivier Guichard, Jacques Chaban-Delmas, Michel Debré, Pierre Messmer, tous ont publié des mémoires au terme de leur vie politique. Jacques Foccard et Alain Peyrefitte ont longtemps attendu avant de publier les journaux qu'ils avaient tenus au fil de leur vie politique active. Si l'on excepte ce dernier auteur, on ne trouve guère d'exemples de barons du gaullisme ayant publié en pleine vie politique active. L'écriture précède parfois l'action (Michel Debré), elle la suit plus souvent. Si l'on s'autorise à parler d'écriture dominée, c'est d'abord parce que les livres ici évoqués demeurent

cantonnés dans des registres qui tranchent avec la présidentialité littéraire. Souvent ils en restent à des diagnostics sectoriels techniques (Olivier Guichard publie sur l'aménagement du territoire ou l'éducation, Maurice Couve de Murville sur les questions internationales...), en-deçà donc de la prétention présidentielle à embrasser l'ensemble de la société française. Mais surtout ces livres demeurent marqués par l'empreinte du général de Gaulle, comme le montrent le choix des titres (et des illustrations de couverture) : *Mon général* (Olivier Guichard, 1980), *Entretiens avec de Gaulle* (Michel Debré, 1993), *Charles de Gaulle* (Jacques Chaban-Delmas, 1980), *Les écrits militaires de Charles de Gaulle* (Pierre Messmer, 1985), *Tous les soirs avec de Gaulle* (Jacques Foccart, 1997), *Le général en mai* (ibid, 1998), *C'était de Gaulle* (Alain Peyrefitte, 1994 et 2000)... Olivier Guichard ouvre son portrait du général de Gaulle en parlant d'un "état de dépendance volontaire" ; il l'achève en empruntant au même registre : "Le mot 'servir', écrit-il, me plaît". De même Jacques Chaban-Delmas, encore dépendant du regard du général alors qu'il écrit plus de quinze ans après la mort de celui-ci :

"Alors, Chaban ? J'entends d'ici la voix inimitable m'interpeller et me demander de rendre compte. Et j'ai envie de répondre : eh bien mon général, j'ai fait ce que j'ai pu. Nous ne sommes que des hommes, après tout. Sauf vous, peut-être" (Mémoires pour demain, 1997, p. 504)

Ainsi strictement auto-contrôlée, l'écriture gaulliste ne saurait s'amollir en complaisance autobiographique. Certains préfèrent carrément parler du général que d'eux-mêmes, la posture de modeste témoin du grand homme semblant largement combler un ego forcément suspect. L'écriture restera classique, sans effet de style, au plus loin de la plongée intimiste qui caractérise une partie de la littérature contemporaine.

Au-delà du camp gaulliste, les partis politiques (toujours en ces premières décennies de la Cinquième République) effectuent un travail d'encadrement des acteurs politiques qui pèse très directement sur les stratégies de publication. L'exemple bien connu du PCF (Pennetier, Pudal, 2002) est évidemment idéal-typique : conformément au modèle de la biographie exemplaire de Maurice Thorez (*Fils du peuple*), la publication ne peut être pensée autrement que comme entreprise collective contrôlée par les éditions du parti. D'où la fréquence de livres plus collectifs qu'individuels⁶. D'où également la fréquence du *nous*, par exemple sous la plume de Georges Marchais. D'où enfin la prégnance des formes de contrôle de la parole déléguée, ainsi lorsque ce dernier préface un ouvrage de Roland Leroy (*La culture au présent*, 1972) en prenant soin de rappeler que... :

"...les textes de Roland Leroy que l'on retrouve dans ce volume précisent les grandes idées qui inspirent la démarche de notre parti dans les divers domaines de la culture" (p. 12).

La tension entre le registre de l'écriture (qui postule l'auctorialité) et le registre partisan (qui l'interdit) se retrouve sous la plume de Pierre Juquin dans l'extrait suivant :

"Chaque communiste s'exprime, dans un livre, en son seul nom personnel, quand il ne s'agit pas d'un document élaboré collectivement ou en qualité de membre d'un collectif responsable. Mais la théorie qu'on décèlera (...) ne peut rien être que la théorie et la politique du PCF, dont je suis responsable comme l'un des 400 000 militants (...). J'ai le

parti pris de la fidélité" (Pierre Juquin, Le sens du réel, Grasset, 1971)

Si le rapport de force entre individualités et parti politique est différent du côté de la gauche socialiste, on y trouve trace également d'une réticence à l'égard de la posture auctoriale. La logique est ici aussi souvent celle de l'écriture collective, à la faveur d'un mouvement de structuration partisane croissante. Ainsi *Le PSU et l'avenir socialiste de la France* (1969), ainsi *Un socialisme du possible* (1970). Il y a bien dans les deux cas un auteur (respectivement Michel Rocard et François Mitterrand), mais la parole est à chaque fois donnée à une pluralité d'intervenants, dont les noms cohabitent jusque sur la couverture de l'ouvrage avec celui de l'auteur (Claude Estier, Pierre Joxe et Louis Mermaz pour François Mitterrand). La logique est moins celle d'une énonciation souveraine que celle d'un interrogatoire finalement assez ambigu (ainsi la mention "Michel Rocard parle" en couverture du livre du PSU). La mise en forme éditoriale traduit finalement la lente conversion de la gauche partisane à la logique personnalisée de l'élection présidentielle. Il y a un leader, il a un visage, un nom, des opinions, mais il demeure l'homme d'un parti. Lorsque de même Pierre Mauroy publie en 1977 un livre-entretien sous le titre *Héritiers de l'avenir* (au pluriel) : il prend bien soin de faire basculer l'intentionnalité éditoriale du côté des deux journalistes qui l'ont interrogé. Lui, écrivent ces derniers dans la préface, "n'aime pas se mettre en avant" (p. 10).

François Mitterrand a su jouer sur les deux tableaux, alternant exemplarité partisane et revendication d'une subjectivité pré-présidentielle. Dans *Ici et maintenant* (1980), livre-entretien avec Guy Claisse, il tente de faire tenir ensemble ces deux logiques :

"J'avertis mes lecteurs qu'ici et maintenant n'est pas un manifeste. Fidèle, assurément, aux choix de mon parti, je m'y exprime comme je l'entends et je n'engage que moi-même" (p. X).

Voilà précisément ce qui a changé : les politiques aujourd'hui s'expriment plus franchement en leur seul nom personnel. L'écriture se veut une expérience d'émancipation par rapport aux institutions, aux partis, et même aux leaders que l'on a accepté de suivre. Elle participe alors d'une individualisation du champ littéraire.

Dispersion de l'auctorialité et individualisation du champ politique

L'hypothèse socio-historique qui nourrit notre réflexion repose sur le constat d'un relatif déclin des organisations partisans du point de vue de leur capacité à contrôler les personnalités. Si les partis demeurent inégalables par les ressources qu'ils distribuent et par les carrières qu'ils rendent possibles, ils ne semblent plus autant que par le passé en mesure d'encadrer ceux des professionnels de la politique qui sont à même d'exister par eux-mêmes sur la base d'un capital de notoriété et de visibilité acquis auprès des médias. Il y a individualisation du champ politique à partir du moment où le statut de *personnalité politique*, conféré par les médias et non par les partis, libère pour partie celles-ci des contraintes partisans. L'édition participe de cette individualisation, que tout à la fois elle sanctionne (il faut être connu pour publier) et précipite (la publication participe de la construction des personnalités politiques).

Le présidentielisme ordinaire

L'écriture n'a plus rien d'un privilège présidentiel. Il y a banalisation dans tous les sens du terme : n'importe quelle personnalité politique y va de son livre, tandis que de leur côté les présidents ont renoncé à la posture littéraire. Ils font des livres mais n'empruntent plus guère à la grandeur littéraire⁷. Sur le premier point, on peut dresser un diagnostic de dispersion de l'auctorialité. Les politiques publient de plus en plus, ils publient de plus en plus tôt, ils ne séparent plus guère le registre de l'écriture de celui de l'action politique. Bénédicte Delorme-Montini a dénombré, à partir de *Livres-Hebdo*, les livres publiés par les politiques eux-mêmes. Elle parvient à la conclusion qu'il s'agit d'un "phénomène de plus en plus massif" (p. 19) : 25 ouvrages pour les deux années complètes 1987-1988 ; 26 sur seulement huit mois en 1994-1995, 59 sur huit mois en 2001-2002 ; et nous avons de notre côté dénombré, en utilisant la même méthode, 44 ouvrages pour l'année 2010 (en période non électorale, à la différence des précédentes).

Au sein par exemple du gouvernement Fillon (à la date du 1er mars 2012), on trouve une majorité de multi-publiant (7 ouvrages pour Alain Juppé, 5 pour Eric Besson, 4 pour Roselyne Bachelot, 3 pour Valérie Pécresse et Bruno Le Maire, 2 pour Laurent Wauquiez et Nathalie Kosciusko-Morizet, 1 pour Benoît Apparu, Chantal Jouanno et François Baroin, sans compter les nombreux ouvrages de Frédéric Mitterrand et de Pierre Lellouche). Si certains ministres à l'inverse se sont abstenus (Christine Lagarde, Claude Guéant, Luc Châtel, Nadine Morano, Xavier Bertrand), il est au final frappant de constater que la publication tend à devenir la norme, y compris au sein de la génération des jeunes ministres pour qui elle constitue incontestablement un moyen de se faire mieux connaître⁸.

Au-delà des chiffres, il est frappant de constater que l'écriture ainsi banalisée, si elle n'est qu'exceptionnellement teintée d'ambition littéraire, présente tous les signes de l'émancipation partisane la plus forte. Le désir de sincérité est mis en avant, au dépend des langues de bois institutionnelles et des loyautés partisans : le politique entend dire sa vérité quitte à déplaire. La posture visant à bousculer le monde politique pour dire ce que l'on a sur le cœur est désormais dominante. On s'adresse à l'opinion publique nationale, le lectorat est un électorat potentiel, et le lecteur postulé par le texte est le citoyen électeur : la relation construite par le livre (et par les maisons d'édition nationales) est rigoureusement homologue à celle qui structure l'élection présidentielle. Un homme (ou une femme) s'adresse au pays tout entier via un média national.

Dans un contexte où, en particulier du fait du quinquennat, le temps des campagnes présidentielles semble s'être dilaté jusqu'à saturer l'intégralité du temps démocratique, on assiste à une grande banalisation de la posture présidentiable sinon présidentielle. En produisant des textes qui, le plus souvent, se situent à la fois sur le terrain programmatiques (quelles réformes pour demain ?) et sur le terrain autobiographique (voilà qui je suis et ce que j'ai fait), les publications contemporaines sollicitent les représentations les plus attendues du rôle politique par excellence qu'est le rôle présidentiel : celui-ci suppose certes un programme, une ligne, un socle de convictions, mais l'exposé de ces convictions ne saurait faire l'économie d'un autoportrait précis et sincère. Les politiques prennent la plume pour décrire un parcours, pour dire la part qu'ils ont prise à des événements politiques passés, les combats qu'ils ont menés... Le parti-pris est celui de la personnalisation du texte

: l'auteur figure sauf exception en couverture de celui-ci, il s'exprime à la première personne du singulier, il est à la fois signataire, narrateur, personnage principal... Peu importe qu'en réalité il n'en soit qu'épisodiquement l'auteur... L'objet livre fait exister une personnalité politique, l'effet de clôture sur celle-ci est remarquable. Il est de ce point de vue significatif de constater que si la formule du livre-entretien a toujours les faveurs d'une part importante de ces personnalités politiques, l'auteur du livre demeure toujours le politique et lui seul. Alors même, parfois, qu'il dit s'être fait prier pour consentir à répondre.

Toutes les occasions sont bonnes pour publier : on doit publier si on est candidat à l'élection présidentielle (tous les candidats ont publié un livre programme en 2012 sauf Jacques Cheminade et Nathalie Arthaud), ou aux primaires qui l'ont précédée (aucune exception pour les primaires socialistes) ; on publie si on est premier-ministrable et que l'on doit exposer un programme (Jean-Pierre Raffarin, François Fillon⁹) ; on publie si on a été chef ou membre d'un gouvernement et que l'on veut témoigner et se justifier¹⁰ ; ou depuis une position de pouvoir pour expliquer ce que l'on est en train de faire¹¹ ; ou bien si le camp auquel on appartient a été défait et que l'on revendique un droit d'inventaire¹² ; ou encore pour témoigner d'un mandat local auquel on veut donner une audience nationale¹³ ; pour parler de son métier et revisiter la politique¹⁴ ; pour défendre des convictions et donner à voir sa compétence sectorielle sur un sujet¹⁵ ; pour rebondir après une épreuve qui aura terni une réputation¹⁶ ; ou tout simplement pour se présenter et donner à voir un parcours politique¹⁷... Toutes ces modalités ne sont pas équivalentes : elles expriment une position spécifique dans le champ politique à un moment précis d'une carrière politique. Mais toutes témoignent de la banalisation de la prétention à produire une oeuvre personnelle depuis le champ politique.

Cet emprunt à la posture présidentielle de la part de personnalités politiques encore cantonnées dans des positions secondaires frappe d'autant plus qu'elle intervient au moment-même où, symétriquement, les présidents eux-mêmes semblent renoncer à jouer les hommes de lettres. La vraie rupture intervient de ce point de vue avec Jacques Chirac. L'homme a peu écrit avant son élection, il affiche des goûts littéraires contrastés : tantôt lecteur de polars, tantôt spécialiste de poésie contemporaine, il brouille les signes. Il sacrifiera pourtant à l'exercice d'écriture pour la campagne de 1995 (*Une nouvelle France*, 1994 ; *La France pour tous*, 1995). Mais il en reste au livre-programme le plus classique, sans prétention littéraire¹⁸. Nicolas Sarkozy fait montre de la même indifférence à l'égard de la grandeur littéraire. Après avoir sacrifié à la mode de la biographie historique (*Georges Mandel, le moine et la politique*, 1994), il publie plusieurs essais très politiques et très peu littéraires (*Libre* en 2001, *Témoignage* en 2006, *Ensemble* en 2007). L'indignation suscitée par son propos contre *La princesse de Clèves* l'oblige pourtant une fois l'élection acquise à une posture plus classique. L'enfant de la télé décide depuis l'Elysée d'acquérir la culture qui lui fait défaut, preuve manifeste que le rôle présidentiel demeure imprégné de littérarité. Le président peut ne pas présenter de dispositions littéraires, mais il doit au moins demeurer respectueux de la culture littéraire, et en particulier de la culture classique. C'est semble-t-il le choix effectué par son successeur : François Hollande a à son actif plusieurs livres politiques, comme la plupart des leaders politiques de sa génération¹⁹ : mais aucun ne présente d'ambition littéraire particulière.

Les entreprises politiques individuelles

Cette dispersion de l'auctorialité sanctionne une tendance lourde à l'individualisation du champ politique. Elle fait sens si on la relie à d'autres phénomènes homologues : la présence des politiques dans les talk-shows télévisés ou dans la presse *people*, la personnalisation de la vie politique à travers les Guignols de l'Info, l'individualisation des performances politiques à travers la publication régulière des cotes de popularité... On peut faire l'hypothèse que pour les politiques ayant acquis une visibilité minimale²⁰, la tentation est plus forte que jamais d'exister par eux-mêmes en enchaînant les stratégies permettant de garantir une présence médiatique continue. Ce jeu n'est certes pas ouvert à tous. Il suppose un capital de visibilité préalable. On empruntera à Jean-Luc Parodi la notion d'actes lourds (l'acte lourd est "évocateur, classeur, ou différenciateur") pour désigner les agissements de nature à produire ce capital initial : performance électorale inattendue (par exemple celles de Marion Le Pen ou de Gilbert Collard aux législatives de 2012), conquête précoce d'une responsabilité partisane (Cécile Duflot en 2006) ou ministérielle (Rachida Dati, Aurélie Filipetti, Najat Vallaud-Belkacem), discours chocs depuis des positions institutionnelles (Dominique de Villepin à l'ONU) ou depuis l'opposition (Christine Boutin contre le PACS), réforme à laquelle on donne son nom (loi Taubira), prise de position dissonante (Roselyne Bachelot à l'UMP), volte-face politique (Eric Besson, Bernard Kouchner...), comportement spectaculaire (Jean Lassalle ou Stéphane Gatignon en grève de la faim devant l'Assemblée nationale)... Toutes ces stratégies sont non seulement individuelles mais aussi *singulières* : on pourrait également évoquer la visibilité procurée par des comportements médiatisés du fait même de leur caractère déviant au regard des normes institutionnelles : ainsi de l'expression en principe interdite des émotions brutes (larmes de VGE, de Christine Boutin, de Ségolène Royal, colères de Philippe Séguin...), ainsi des écarts de langage et des gaffes d'un Le Pen ou d'un Georges Frêche... Parfois involontairement, le plus souvent stratégiquement, le statut de personnalité politique est acquis par ces actes lourds à la fois individuels, singuliers, et dissonants. Sauf dans le dernier cas (celui du scandale), ils confèrent un capital positif qu'il appartient aux intéressés de faire fructifier par des stratégies elles-mêmes individualisées. Les médias, toujours soucieux de privilégier les personnalités déjà connues aux dépens des autres, participent de la circularité du processus : la visibilité s'auto-entretient à grand renfort d'invitations télévisées, d'interviews, de portraits...

On parlera alors précisément de *personnalité politique* en référence à la capacité dont disposent certains acteurs de ce champ d'y exister et de s'y maintenir en s'adossant à un capital de visibilité, bien au-delà donc des positions institutionnelles. Si ces dernières sont un préalable à la constitution de ce capital, celui-ci peut s'en émanciper. Ainsi une expérience ministérielle peut-elle procurer une visibilité qui ne disparaît pas avec la sortie du gouvernement (voir le statut des anciens poids lourds du gouvernement Fillon). La détention d'un "fief" a longtemps constitué (et constitue encore) un bon moyen de se maintenir dans le champ politique par-delà les alternances nationales, en particulier du fait du cumul des mandats ; la visibilité n'est pas incompatible avec le territoire, comme le suggèrent les exemples précédents de Georges Frêche, de Roselyne Bachelot, et de bien d'autres encore (Hollande, Valls, Ayrault, Juppé...). Mais on voit poindre un possible profil de politique hors-sol, l'ancrage médiatique compensant l'absence d'ancrage territorial : c'est l'exemple (exceptionnel à l'évidence) de Dominique de Villepin, objectivement condamné à multiplier les initiatives politiques visant à braquer les projecteurs sur sa personne.

Assiste-t-on au retour des entreprises politiques individuelles ? Les personnalités politiques sont obligées de saisir toutes les occasions pour maintenir intact leur capital de visibilité. Les élections, en particulier l'élection présidentielle puisque le scrutin en est uninominal et l'électorat national, constituent des opportunités à saisir : les primaires socialistes ont ainsi vu des personnalités pourtant faiblement pourvues en ressources internes à l'appareil jouer de leur visibilité pour s'imposer dans le jeu (Valls, Royal, Montebourg) (Lefebvre, 2011) ; l'élection elle-même permet à des personnalités affranchies de leur formation d'origine et ayant tenté de créer leur propre parti de se maintenir dans le champ politique (Nicolas Dupont-Aignan, Jean-Luc Mélenchon en 2012 ; Philippe de Villiers, François Bayrou en 2007 ; Jean-Pierre Chevènement, Bruno Megret, Corine Lepage, Alain Madelin, Christine Boutin en 2002). Ce n'est évidemment pas un hasard si toutes ces personnalités ayant joué la carte de l'entreprise politique individuelle sont régulièrement présentes en librairie : il faut mobiliser l'opinion publique à défaut de ressources institutionnelles. La stratégie a pourtant ses limites : le seuil des 500 signatures pour l'élection présidentielle, qui fut par exemple fatal à Dominique de Villepin en 2012, rappelle que la visibilité ne peut en cette circonstance se substituer totalement à l'ancrage institutionnel.

Même pour ceux qui demeurent fidèles à leur parti politique d'origine, le livre sanctionne un évident processus d'individualisation. Le temps n'est plus aux prises de paroles dûment encadrées par les partis politiques. Ceux-ci peuvent certes tenter d'occuper l'espace éditorial en privilégiant la parole collective et institutionnelle (le projet socialiste de 2012 fut publié sous le titre *Le changement* et il ne comportait aucune signature autre que celle du parti) ; mais ils sont débordés par la logique centrifuge des productions individuelles. Si on se réfère aux fonctions traditionnelles des partis politiques (sélection du personnel politique et production programmatique), la banalisation du livre politique signifie clairement un processus d'éclatement et de dispersion. D'une part en effet le livre fait exister une pluralité de personnalités politiques selon des mécanismes qui court-circuitent les logiques ordinaires du cursus honorum organisationnel, ce qui permet aux minoritaires se s'affirmer comme leaders possibles ou en tous cas de s'affranchir des rapports de force internes ; d'autre part le livre consacre le droit revendiqué par chacune de ces personnalités de formuler des propositions, de dire sa vision du monde, de suggérer des réformes. C'est l'opinion publique qui est visée par les livres-programmes, l'appareil est mis devant le fait accompli, la sanction des militants est démonétisée. On peut même aller plus loin et observer que ceux qui occupent des positions marginales, en position dominée au sein de l'appareil, parviennent à retourner le stigmate et à faire de la singularité un atout. Ainsi Roselyne Bachelot à l'UMP, jouant alternativement la carte de l'exemplarité et de la loyauté et celle de la marginalité.

Plus que n'importe quel média, le livre est l'occasion de faire entendre une petite musique individuelle supposée trancher avec les pratiques politiques convenues. Les titres des ouvrages traduisent cette ambition de se distinguer individuellement, voire de jouer la carte de la marginalité, sur fond de critique implicite des pratiques dominantes : *Vérités et tabous* (Michèle Barzach, 1994), *Les blessures de la vérité* (Fabius, 1995), *Hors-la-loi* (Gilles de Robien, 1997), *Toute vérité est bonne à dire* (Allègre, 2000), *Un goût de liberté* (Raymond Barre, 2000), *Libre* (Nicolas Sarkozy, 2001), *Voix off* (Dominique Voynet, 2003), *Promis, j'arrête la langue de bois* (Jean-François Copé, 2006), *Féminin singulier* (Marielle de Sarnez, 2008), *Sans tricher* (Eva Joly, 2012)... Là où jadis l'exemplarité exigée des titulaires d'un rôle

politique obligeait à taire l'individualité, celle-ci tend à devenir, dans un contexte de crise des institutions, une source alternative de légitimité. N'importe quelle personnalité politique peut désormais revendiquer le droit au "je". Si quelques-uns seulement tirent leur épingle du jeu aux yeux de la critique littéraire (ainsi Bruno Le Maire avec *Jours de pouvoir*), tous sont socialement autorisés à parler d'eux-mêmes, à mettre en récit un parcours, une sensibilité, un tempérament, une volonté politique, donnant ainsi à voir des individualités (Delporte, 2011) au point de banaliser ce qui fut longtemps un tabou républicain puis un privilège présidentiel.

Bibliographie

Delporte (Christian), *Une histoire de la séduction politique*, [Flammarion](#), 2011

Heinich (Nathalie), *De la visibilité*, Gallimard, 2012

Hourmant (François), *François Mitterrand, le pouvoir et la plume : portrait d'un président en écrivain*, PUF, 2010

Le Bart (Christian), *La politique en librairie : les stratégies de publication des professionnels de la politique*, A. Colin, coll. "recherches", 2012

Lefebvre (Rémi), *Les primaires socialistes, la fin du parti militant*, Raison d'agir, 2011

Mariot (Nicolas), *C'est en marchant qu'on devient président*, éd. Aux lieux d'être, 2007

Parodi (Jean-Luc), "Ce que tu es parle si fort qu'on n'entend plus ce que tu dis : réflexions sur l'équilibre réel entre l'action politique et le marketing de l'apparence dans la décision électorale", *Hermès*, 1991, n°4, p. 223-233

Pennetier (Claude) et Pudal (Bernard), "Les autobiographies des 'fils du peuple' : de l'autobiographie édifiante à l'autobiographie auto-analytique", in Pennetier (Claude) et Pudal (Bernard), *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Belin, 2002, p. 217-246